



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

F

2513

L27



F  
2513  
L27

**Cornell University Library**

**The Herbert H. Smith Collection**  
**OF BOOKS ON SOUTH AMERICA**

**PURCHASED FROM THE**  
**Sage Endowment Fund**  
**1896**



SIII.

3 1924 019 968 316

On

[illegible]

**GAYLORD**

PRINTED IN U.S.A.













Brazill-Colonies

UNE

# COLONIE AU BRÉSIL

Récits Historiques

PAR

MADAME VAN LANGENDONCK.

Un auteur à genoux, dans une humble préface,  
Au lecteur qu'il ennuie à beau demander grâce;  
Il ne gagnera rien sur ce juge irrité

*Após 17 annos* **LIVRARIA**  
DE

**J. J. DE SOUZA PEIXOTO**  
**95 Rua de S José 95**  
**COMPRA E VENDE**  
**LIVROS NOVOS E USADOS**  
Encontra-se nesta casa por modicos preços,  
grande sortimento de livros, tanto collegiaes como de litteratura, sciencias, etc., etc.  
**RIO DE JANEIRO**



# **UNE COLONIE AU BRÉSIL.**

***Les formalités prescrites par la loi ayant été remplies,  
sera considéré comme contrefaçon tout exemplaire non  
signé par l'auteur.***

UNE

# COLONIE AU BRÉSIL

Récits Historiques

PAR

MADAME VAN LANGENDONCK.

---

Un auteur à genoux, dans une humble préface,  
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grâce;  
Il ne gagnera rien sur ce juge irrité  
Qui lui fait son procès de pleine autorité.

BOILEAU, *Art poétique*.

---

ANVERS.

Imp. L. GERRITS, rue de l'Empereur, 60.

1862.

A.97950

565/A68

## I.

Je crois que lorsque je me décidai à émigrer au Brésil, les combinaisons d'intérêts matériels n'étaient que le prétexte pour céder à l'attraction vers l'inconnu, car je songeai moins à ce que nous allions faire au Brésil qu'à ce que nous allions y voir.

Le 30 Avril 1857 nous sortions du bassin d'Anvers sur le brick *Amanda*, commandé par le capitaine B..., en destination de Rio-Grande-du-Sud.

Pour qui n'a pas vu un transport d'émigrants allemands, il est impossible de s'en faire une idée.

L'entrepont du navire contenait cent cinquante



individus de tout âge et de tout sexe. Tous colons libres, c'est-à-dire, ayant payé leur passage. Quelques uns emportaient une petite fortune, soit en numéraire, soit en marchandises, d'autres avaient été embarqués aux frais de leur commune. Les premiers étaient munis d'amples provisions culinaires, les seconds réduits aux rations du bord, recevaient à peine de quoi ne pas mourir de faim. Tous avaient en commun une malpropreté sans nom, et des mœurs qui, aux plus indulgents, eussent semblé d'un décolté trop à jour.

La cabine du capitaine, excessivement petite, était de niveau avec l'entrepont. Entre les deux on nous avait cloisonné un espace, contenant deux lits et l'emplacement nécessaire à nos bagages, de manière que nous étions parfaitement chez nous.

Notre cabine improvisée prenait du jour par deux globes en verre, incrustés dans le pont. Seuls, quand nous le voulions, prenant nos repas en famille, nous ne trouvions pas d'abord la traversée non seulement sans confort, mais même sans agrément.

Hélas ! nous arrivâmes aux régions chaudes, nous étouffions dans la cabine, force nous fut d'aller cher-

cher un peu d'air sur le pont. Là, toute la population de l'*Amanda* était en permanence, on ne savait où se fourrer. Les Allemands se rendaient continuellement le service mutuel de se prendre la vermine qui les couvrait. Le dégoutant de ce spectacle était atroce, et le capitaine laissant l'arrière à la disposition de tous, il était donc impossible de l'éviter.

Ce capitaine était un petit homme, grassouillet, remuant, d'une irascibilité extraordinaire, d'ur jusqu'à la cruauté envers son équipage. Aussi celui-ci, m'a-t-on dit, quittait ordinairement le navire au premier port de relâche; et, jamais le capitaine B.... n'avait ramené à Anvers, les hommes avec lesquels il en était parti....

Tout jeune il avait commencé à naviguer avec un oncle, capitaine au long-cours; la pratique seule lui avait appris l'art du marin; en toute autre matière son instruction était nulle.

En voici un exemple : un jour, en suivant sur la carte marine la marche du navire qu'il m'y indiquait, je voulais, à propos de la boussole, me rappeler le nom de son inventeur.

— L'inventeur de la boussole, dit le capitaine en éclatant de rire, mais la boussole est vieille comme

le monde, elle fut créée avec lui. La boussole inventée ! Mon Dieu, Madame, ne dites à personne cette croyance là, on rirait de vous.

Cependant cet homme était un marin capable, se tirant parfaitement des positions difficiles où beaucoup se sont perdus. Homme infatigable, voyant tout, mettant la main à tout ; enfin, faisant son métier avec une intelligence que la plus savante théorie ne donne pas toujours.

Un matin des hurlements de désespoir, venant de l'entrepont me réveillèrent, je me vêtis à la hâte et je fus m'informer de ce qui se passait. Hélas ! ces cris navrants étaient poussés par une jeune mère, dont un enfant de trois mois était mort dans la nuit, et qui ne voulait pas se laisser enlever le petit corps pour le jeter à la mer. Le capitaine ordonna de le prendre de force, on le cousut dans un peu de toile à voile et on le lança par dessus bord. Le paquet surnagea pendant quelques secondes, puis une vague l'emporta.

Une jolie petite fille de quatre ans mourut encore le lendemain : la mer engloutit aussi ce cadavre.

A quelques jours de là un viellard rendit son âme

à Dieu ; chose triste à dire , on prétend que le manque total de soins , avait sinon provoqué , au moins hâté la mort de ce pauvre homme , qui avait pourtant quatre grands enfans avec lui.

Plus tard , à quelques jours d'intervalle , trois enfans naquirent à bord . Les femmes s'étaient aidées entre elles et tout se passa à souhait . Le doyen d'âge du navire baptisa provisoirement les trois petites créatures ; une , née à la hauteur des côtes du Brésil , entra de plein droit citoyenne dans sa nouvelle patrie .

Enfin , un jeudi 9 Juillet , nous arrivâmes devant la barre de Rio-Grande-du-Sud . Pour alléger le navire on le déchargea de toute l'eau potable , ce qui ne l'empêcha pas d'être pris de l'avant dans les sables de la barre . Pour le dégager on transporta de l'avant à l'arrière les grosses chaînes des ancres et toute la ferraille qui se trouvait à bord . On fit faire aux passagers un pas de course d'un bout du pont à l'autre , jusqu'à ce que finalement le brick fut remis à flot , et que nous pûmes , à l'aide d'un pilote , entrer dans le port .

L'aspect de Rio-Grande est triste ; du port , on n'aperçoit aucune végétation ; rien que du sable , du

sable partout. La ville est assez animée ; mais de ce remuement mercantile qui n'est sympathique qu'aux trafiquans. Peu de rues sont entièrement pavées. Le confortable de l'intérieur domestique laisse beaucoup à désirer : il y fait cher vivre et on y vit mal.

Un bateau à vapeur attendait les émigrans. En vingt quatre heures il nous débarqua à Porto-Alègre, où nous fûmes reçus par M. le comte de Montravel, et par ses ordres on nous prépara un logement dans son hôtel.

Porto-Alègre est une jolie ville, toute neuve, bâtie sur un terrain accidenté, près du confluent de quatre rivières, qui en font une presque île. L'air y est salubre, les rues droites et bien pavées. Le haut commerce y est dévolu aux Allemands et aux Portugais : ceux-ci y représentent les Juifs d'Europe. Chez eux tout ce qui produit un gain quelconque est justifié par son rapport. Aussi tous s'enrichissent. Arrivant d'ordinaire au Brésil, l'un pied chaussé et l'autre nu, ils débentent par vendre de l'eau-de-vie de canne (*caxas*) aux noirs, dont ils achètent ou recèlent les vols. Agents de loteries, ils poussent l'esclave à dérober à son maître de

quoi tenter la fortune. Inutile de dire que le nègre ne gagne jamais, obligé qu'il est, faute de savoir lire, de s'en rapporter à la bonne foi de l'agent, qui seul confient de ces mises clandestines s'en approprie presque toujours le gain. Après le récel, l'abus de confiance et le prêt sur gage, l'individu fait l'usure en grand, sans préjudice du métier infâme qu'il met, dans les ports de mer, à la disposition des capitaines.

L'aristocratie est représentée à Porto-Alègre par de vrais indigènes, des Brésiliens pur sang. Peuple un peu indolent, mais doux, bienveillant et d'une bonne foi sans conteste. Hospitalier avec tact et délicatesse, il s'ingénie à rendre son pays agréable aux étrangers, dont les suffrages lui font plaisir. Cependant ne lui signalez pas des améliorations à introduire dans son gouvernement ou dans ses administrations ; il vous écoutera sans vous croire et vous répondra en souriant : Patience.

Les Allemands qui par la persévérance et le travail ont acquis au Brésil une grande aisance ou de la fortune, restent simples et dignes, très unis entre eux et élèvent parfaitement leurs enfants.



## II.

Deux jours après notre arrivée, Léon, mon fils aîné, avait quitté Porto-Alègre, pour aller choisir le terrain d'une colonie, sur les terres concédées au comte de Montravel, par le gouvernement Brésilien.

M. de Montravel essayait de me faire abandonner le projet d'aller défricher les forêts vierges; ce furent paroles perdues. Depuis l'âge de raison le mot de forêt vierge avait donné carrière à mon imagination et laissé en moi le violent désir d'en voir une. Le jour qui m'amenait la réalisation inespérée de ce rêve, luisait enfin, quelques lieues seulement me



séparaient de ce but vers lequel mes aspirations s'étaient portées si longtemps ; les raisonnements les plus logiques furent donc inutiles, rien ne put ébranler ma résolution.

Donc, après dix jours passés à Porto-Alègre, M. de Montravel nous procura pour nous et nos bagages un joli *lanchaô*, petite embarcation pontée, avançant tantôt au moyen de quatre rames, tantôt à l'aide de perches qu'on fixe obliquement au fond de l'eau à l'avant du petit navire, et sur chacune d'elles alors un homme appuie fortement l'épaule gauche, pour donner l'impulsion qui imprime au *lanchaô* un vigoureux élan.

La rivière qui portait notre barque, nos personnes, nos bagages et nos espérances, était le Jacuhi. Quand nous nous embarquâmes l'eau était si calme que je la crus sans courant. Le temps était superbe, et selon toute probabilité nous devions être rendus en deux jours chez un officier de police, qui joignait à ces fonctions les industries de fermier, boutiquier et marchand d'esclaves, pour nous rendre de là, par terre, à la colonie de S<sup>te</sup> Marie de la Solitude.

Partis de Porto-Alègre à dix heures du matin, par

une température assez fraîche, les deux bûteliers s'étaient tenus constamment occupés à pousser vigou reusement à la marche du lanchaô. Vers la brune ils l'amarrèrent à un des arbres qui bordaient la rivière, résolus à profiter de la grande fraîcheur de l'aube pour continuer la route le lendemain.

Ces braves gens avaient compté sans les orages qui embellissent cette saison de l'année. Vers minuit chacun des quatre points cardinaux nous en envoya un d'une violence inouïe, accompagné de vents et d'une pluie diluvienne. Au matin l'ouragan avait cessé, mais le milieu du fleuve était un vrai torrent. Les eaux descendaient avec une rapidité extrême, chariant d'énormes masses d'arbres dont la rencontre eut inévitablement fait sombrer notre frêle lanchaô. Force nous fut de rester immobile dans l'espèce de crique où nous nous trouvions, jusqu'à ce que les eaux fussent devenues plus paisibles.

Je voulais profiter de cette halte forcée pour voir un peu de la campagne du Brésil, et je me disposais à mettre pied à terre, quand deux enfans d'à peu près dix ans, garçon et fille, sautèrent sur le pont, se glissèrent près de nous et m'offrirent un joli bouquet.

Je ne saurais dire combien m'émut cette gracieuse attention venant d'étrangers, dans un quasi désert et adressée à moi étrangère. Même avec l'aide du batelier et de sa femme, je ne pus me faire comprendre de ces beaux enfans. Tout ce monde ne parlait que portugais, et alors je n'en savais pas un seul mot. La petite fille devina mon embarras, elle échangea quelques mots avec son frère, puis élevant sa main vers la montagne voisine elle me dit : *Vovo* — et s'en alla en courant. J'ai su plus tard que *Vovo* voulait dire, grand père. Or c'était le sien que l'enfant allait quérir pour me servir d'interprète. Quelques minutes après la jeune fille revint avec son aïeul. C'était un petit viellard vert encore, qui jadis avait fait la guerre en Espagne contre les Français; il avait retenu quelque peu de leur langue et nous finîmes par nous comprendre.

Ce brave homme était cultivateur, il nous engagea à visiter son exploitation, situé au sommet de la montagne; nous acceptâmes son invitation avec joie. A peine étions-nous à terre qu'une dame très grande et très forte, paraissant âgée d'à peu près cinquante ans, vint à notre rencontre. Elle s'appuyait en marchant

sur un baton plus long qu'elle. Quatre jeunes personnes, ses filles l'accompagnaient. Toute la famille s'était trouvée ce matin là par hasard, chez les parents des deux enfants, qui habitaient un *ranche* (\*) au pied de la montagne, et là ayant appris du garçon batelier que le lanchaô transportait des étrangers, elle avait voulu nous donner la bienvenue sur la terre Brésilienne. La grande dame était la femme de l'ex-soldat. Elle et ses charmantes filles vinrent nous serrer la main. Deux d'entre elles m'offrirent leur bras pour gravir la montagne, la mère marchait à côté de nous, et s'efforçait de me faire comprendre les paroles amicales, que son attitude, ses manières et l'intonation de sa voix me faisaient deviner. Ses filles me nommaient les fleurs, les plantes, les arbres qui m'étaient inconnus. Sur une pelouse qui s'étendait devant la maison, un charmant poulain, tout blanc, vint en hennissant de joie quêter une caresse de chacun ; il nous accompagna jusqu'à la porte de la ferme.

Cette ferme était un grand bâtiment carré, solidement bâti en briques, percé de grandes fenêtres sans

---

(\*) Espèce de cabane construite en terre et couverte de feuilles.

vitres, que des volets en bois fermaient la nuit.

On nous fit parcourir la maison, meublée en partie à l'européenne, mais le tout recouvert de plusieurs centimètres de la poussière qui entraît librement du dehors par ces fenêtres constamment ouvertes.

Dans un joli cabinet, mieux entretenu que les autres pièces, deux battans de porte fermaient une niche coupée dans l'épaisseur du mur; avant de les ouvrir notre hôte et le bôtelier se découvrirent, mes fils naturellement en firent autant sans toutefois encore savoir pourquoi.

L'armoire ouverte nous laissa voir un autel où se trouvait un grand crucifix, une statuette de la Sainte-Vierge, quatre grands chandeliers en cuivre, quelques fleurs artificielles dans des vases; plusieurs petites gravures collées au mur de côté, représentaient des sujets de piété.

Il serait possible qu'un petit tabernacle en ébène, artistement travaillé à jour, et placé sur un coussinet au haut de l'autel, renfermat une hostie consacrée, ce qui expliquerait l'attitude recueillie et respectueuse des habitans du lieu.

On nous servit du café et de petits gâteaux faits

avec de la farine de maïs. Entretems on dépouillait de magnifiques orangers de leurs plus beaux fruits qui furent mis au fond d'une grande corbeille et recouverts de plusieurs douzaines d'œufs frais. Des cotelettes de porc furent enveloppées dans une serviette, on lia les pattes à quatre poules et bon gré, malgré, il nous fallut accepter ces dons que le fermier lui-même porta jusqu'au lanchaô. Là j'offris à la fermière un objet en porcelaine dont elle parut enchantée.

Au moment de nous séparer de ces bonnes gens, ils demandèrent où nous allions ; quand ils surent que nous nous rendions dans les hautes terres récemment concédées, ils hochèrent la tête.

— Mauvais, mauvais, disait le viellard, mauvais ; mais ajouta-t-il, si vous voulez des terres, restez avec nous ; nous en avons assez pour vous en donner beaucoup. Nous n'avons pas de garçon et ces jeunes gens seront nos fils.

Mais leurs terres étaient défrichées et nous voulions la forêt. Nous prîmes donc congé de cette excellente famille, emportant ces provisions que nous espérions bien ne pas consommer en route.

Malheureusement la tempête n'avait pas dit son

dernier mot ; pendant trois autres nuits encore le tonnerre gronda, la pluie tomba par torrens, les eaux du fleuve grossi débordèrent à perte vue ; un joli canot, attaché à notre embarcation fut entraîné par le courant et le patron eut fort à faire pour nous empêcher d'aller à la dérive.

Les présens du fermier étaient donc providentiels, car je ne sais trop comment nous nous serions procurés des vivres. Les bûteliers mangeaient des haricots noirs auxquels je refusai même de goûter. Après je les ai mangés journellement pendant deux ans et j'ai fini par les aimer beaucoup. Le lanchaô était muni encore de plusieurs rouleaux de viande boucanée, mais ces rouleaux défaits dans le jour pour sécher au soleil, étaient étendus sur le pont et servaient de tapis aux deux hommes qui les foulaient de leurs pieds nus pour aller d'un bout du pont à l'autre ; aussi je ne crois pas, que même en danger de mourir de faim, je me serais décidée à m'en nourrir.

### III.

Le dixième jour enfin nous abordâmes non loin de la propriété du major Guimarez. Sur le rivage nous attendait un neveu du major. Nous avions fait à Porto-Allègre la connaissance de ce neveu, allemand de naissance, journaliste spirituel, joli garçon très instruit et très actif. La famille de sa femme paraissait l'affectionner beaucoup. Des événemens politiques l'avaient amené au Brésil. On prétend que le mariage avec la nièce du major fut quelque peu un mariage forcé. Il avait courtsié trop sérieusement, dit-on, la nièce du major, et les brésiliens n'entendent pas qu'on en fasse accroire à leurs filles.



J'ai dit que le major cumulait fonctions publiques et industries privées. Nous fûmes conduits d'abord à sa *venta* (boutique). C'était un vaste bâtiment non encore achevé ; ses magasins étaient amplement fournis de comestibles, confections, épiceries, fêrailles, vins, liqueurs, huiles, étoffes, drogues, etc. Nous nous étonnions de voir cet énorme assortiment de choses au milieu d'un désert, car excepté la ferme du major, il n'y avait pas d'habitation dans un rayon de plusieurs lieues. Mais tout le long du jour des cavaliers arrivaient devant la porte, leur monture portant de chaque côté un grand sac en peau où se mettaient les emplettes qu'ils faisaient : leur station au comptoir était parfois assez longue, plusieurs s'en retournaient la tête et la raison troublées par les libations du vin et de caxas, obligés de s'en remettre à l'intelligence de leur cheval pour retrouver leurs pénates.

Des chevaux pour nous, des mules pour nos bagages étaient tenus à notre disposition pour nous conduire à l'HARMONIE, grande propriété que louait la société Montravel pour y tenir provisoirement ses bureaux et servir d'étape aux colons venant d'Europe.

Le mauvais état des routes, converties en marais par les pluies, nous força d'attendre le retour de quelques jours de soleil, pour nous mettre en route. Pendant dix jours encore nous occupâmes deux grandes chambres dans le bâtiment des magasins; nous y fûmes du reste parfaitement servis par des nègres pour lesquels on attendait des acheteurs.

Cette maison de commerce était tenue par le frère du major, qui s'était fait construire une petite maison près de la grande; il l'habitait avec sa femme, et leur petite fille, âgée de 7 ans. Sa femme en avait vingt-deux; d'une figure complètement belle, de manières distinguées et bienveillantes, elle était malheureusement affligée d'une obésité telle qu'elle s'attendait à se trouver un jour dans l'impossibilité de marcher. Elevée dans un pensionnat de Rio-Janeiro, elle parlait correctement français et possédait plusieurs talens d'agrément.

Cette dame nous fit un gracieux accueil, elle nous retenait le soir le plus tard possible, elle paraissait heureuse de voir sa solitude un peu animée. Dans nos entretiens où se montrait sa solide instruction, elle m'initia aux mœurs, aux coutumes, au caractère de

ses compatriotes, son indulgence pour tout et envers tous n'avait d'égale qu'une bonté pratique bien rare partout.

Un matin que j'entrai chez elle, je la trouvai berçant dans ses bras une petite créature si hideuse que je ne pouvais croire que ce fut un enfant.

— C'est la fille de Flora, dit M<sup>me</sup> Guimaréz, elle pleurait après sa mère qui est occupée et je tâche de la consoler.

Flora était l'esclave favorite de M<sup>me</sup> Guimaréz, elle était née dans la maison de son père, qui la destina à sa fille le jour que celle-ci vint au monde. Flora avait douze ans alors. De suite commença son apprentissage pour en faire une domestique accomplie. On lui apprit tous les ouvrages manuels, elle devint habile en tout ce qu'on lui montra et elle fut vraiment un sujet précieux pour sa jeune maîtresse. J'ai vu des tours de cou de chemises ouvragés par elle dans la toile même et figurant la plus élégante guipure. Elle confectionnait les robes, cousait tout le linge de la maison, savonnait, repassait et était en outre une cuisinière parfaite. Bref, ses qualités faisaient oublier sa laideur qui était repoussante.

Cependant cette femme était mère d'un beau petit mulâtre de cinq ans, qui n'avait aucun trait du nègre et qui annonçait une remarquable intelligence. **M<sup>me</sup> Guimaréz** s'était attachée à son petit esclave, elle voulait le mettre en position d'être libre un jour, en lui faisant apprendre un état qui lui donnerait les moyens de se racheter.

En somme, l'esclavage, tel que je l'ai vu au Brésil, m'a semblé moins malheureux pour les noirs, que nuisible à la race blanche.

Quelqu'en soient les causes, il est de fait que tous les instincts mauvais inhérents à la nature du nègre, laissent en lui bien peu de place aux sentiments de probité, de pudeur et de morale. Pourtant c'est parmi ces êtres là que les Brésiliens laissent atteindre à leurs enfans l'âge de raison; ces enfans s'élèvent et jouent avec des négrillons, qui, pour certaines choses ne sont jamais enfans.

Dans une maison où j'étais en visite, peu de temps avant mon départ du Brésil, je fus témoin d'une scène entre les jeunes fils des maîtres et une petite esclave, scène dont le souvenir seul me fait trembler d'indignation et de dégoût. Et pourtant quand toute émue, j'en

lis le récit à mes hôtes, ceux-ci l'accueillirent avec une impassibilité parfaite. — Que voulez-vous, dirent-ils tranquillement, c'est chose inévitable avec les nègres, il faut en prendre son parti, car en définitive on ne peut se passer d'eux, il faut, après tout, être servi.

C'est à cette opinion que servir est la condition exclusive de l'esclave, qu'est due la répugnance des filles du peuple pour la domesticité, même pour tout travail. Elles ne prétendent pas être assimilées aux noirs, elles préfèrent demander à la prostitution des moyens d'existence.

Aussi, même l'esclavage aboli, plus d'une génération passera avant que le travail soit en honneur chez les filles du peuple dans les villes du Brésil.

Maintenant je n'entends pas conclure que ce milieu corrupteur ait été contagieux, sans remède pour tous les enfans de famille qui y ont grandi. Au caractère doux et maniable des jeunes Brésiliens, de meilleurs exemples impriment aisément de bonnes tendances; seulement il arrive que la constitution physique désorganisée par des excès précoces, laisse chétifs et débiles, ces victimes de l'incurie paternelle.

Que les négrophiles européens ne s'indignent pas

de mes libres appréciations. Plus qu'aucun d'eux, je me suis revoltée de loin, contre l'esclavage. J'ai adressé en prose et en vers des épîtres attendrissantes aux popriétaires d'esclaves. Ma sympathie pour la gent noire était profonde, je plaignais celle-ci, je blâmais les blancs, de confiance, et certes ce ne fut pas sans combat que je renonçai à mes convictions.

Mais depuis je vis de près les nègres, j'en vis les deux sexes dans différentes conditions et je suis fermement persuadée que leur moralisation, si elle n'est pas impossible, demanderait plusieurs siècles d'efforts.

Au second beau jour nous prîmes des chevaux et un guide. Nous partîmes pour Harmonie. Le guide nous accompagna jusqu'à la ferme d'un allemand où nous devions passer la nuit et attendre un autre guide pour le lendemain.

Notre hôte venu au Brésil, à l'âge de trois ans, avec ses parens ; (pauvres ouvriers qui débutèrent dans leur nouvelle patrie, par travailler pour 80 centimes à la journée) avait alors quarante ans. Il était propriétaire de sa ferme qui contenait au-delà de cent hectares. Le plat terrain entièrement défriché et converti en prairies, nourrissait un nombre con-

sidérable de bétail. Six petites filles dont l'aînée avait dix ans et la dernière deux mois, égayaient cette maison qui était d'une propreté anglaise, quoique bâtie en chaume. La fermière, également Allemande, nous reçut avec politesse et cordialité. Elle nous donna ses meilleurs lits et exhiba ses meilleures provisions, consistant en viande boucanée, lard, œufs, un coq roti, des figues et des oranges. Ils ne semaient pas de froment, parceque disaient-ils le froment ne rend que trente-trois pour un, au lieu que le maïs rend cinq cents, et sert à nourrir la volaille, les pores, les chevaux et les mules. Ils ne mangeaient donc que du grain de mil, très-blanc mais excessivement sec.

Ces gens nous racontèrent que les parents du fermier, dès la première année de leur venue au Brésil, y avaient obtenu du gouvernement une colonie représentant soixante dix hectares de bois vierge. Les époux assistés seulement d'un jeune compatriote avaient entamé courageusement l'œuvre du défrichement, ils avaient continué leur labeur avec cette persistance qui caractérise leur nation. Leur premier terrain à planter s'était agrandi chaque année. Du produit de

leurs premières récoltes, ils s'étaient procuré d'abord une vache, puis deux, puis trois, puis des taureaux. Tout cela s'était multiplié et en peu d'années ils comptaient cinquante têtes de bétail. Leurs deux premiers porcs aussi avaient produit en abondance, deux jumens avaient donné des poulains, ils avaient acheté quatre mules pour transporter leurs denrées jusqu'à la rivière qui allait vers Porto-Alègre. Plus tard ils achetèrent un lanchaô, et ils allèrent vendre eux-mêmes leurs récoltes dans plusieurs villes de l'intérieur, de manière que lorsque leur fils fut en âge de prendre femme, ils lui donnèrent une des trois colonies qu'ils avaient ajoutées à leur première. Le garçon aussi rangé, aussi laborieux que l'étaient son père, épousa une jeune fille née au Brésil de parens allemands. Le jeune couple continuant les traditions paternelles, s'était procuré une heureuse aisance et réalisait vraiment ce fabuleux et poétique bonheur de l'âge d'or.

Le guide qui vint nous prendre le lendemain était un ex-sauvage. Il était resté jusqu'à l'âge de seize ans, dans la tribu des indiens où il était né. J'ignore quelles circonstances l'avaient quasi civilisé. Il s'était mis au service de la société, sans emploi spécial, car un



travail régulier lui était singulièrement antipathique. D'ordinaire on l'occupait à chasser le tigre, on lui en payait la peau de douze à dix-huit francs. Un jour, quelqu'un révoquait en doute la faculté qu'on attribuait à Antonio Loïz (c'était le nom du guide) de trouver à volonté le gibier qu'on lui demandait; il voulut mettre l'indien à l'épreuve, et lui promit dix-huit francs si le lendemain matin il lui apportait la peau d'un tigre fraîchement dépouillé. A l'instant même Antonio Loïz prit son mauvais fusil de munition et s'en alla vers la forêt. Vers le soir il tua une tigresse, mais la nuit approchant il résolut de n'écorcher la bête que le lendemain. Le jour suivant il trouva près de l'animal tué, un petit tigre ayant à peu près la moitié de sa taille, qui essayait de téter encore sa mère. Antonio voulut le lacer, le petit esquiva le laço, grimpa sur un arbre et envoya un grognement peu rassurant à l'adresse de son persécuteur. Celui-ci l'ajusta et le pauvre petit vint tomber à côté du cadavre de sa mère. L'adroit chasseur apporta vers midi les deux dépouilles, et n'accepta pas de supplément au prix convenu.

Léon nous attendait à Harmonie, où nous arrivâmes au soir.

## IV.

Harmonie était une propriété immense, on y voyait les débris d'une scierie. La maison sans étage était spacieuse, mais inconmode et menaçait ruine, quoique construite depuis à peine vingt ans.

Nous étions là encore à deux journées de marche de la colonie, où nous ne devons arriver qu'après les pluies d'hiver, c'est à dire après encore une halte d'un mois ou six semaines.

Nous mîmes ce tems à profit pour nous renseigner sur les différents modes de défrichement; sur la manière d'abattre les arbres et de bruler le bois, de plan-

ter les *fégéds* et le *maïs*, (premiers produits du défrichement dans la province de St. Pierre) enfin sur la méthode de récolter et de nous construire une habitation.

La société Montravel louait Harmonie à raison de trois mille francs l'année. Le signor Sochenas, son propriétaire, possédait encore une vingtaine de domaines de ce genre, situés sur un territoire de quarante lieues carrées, qui était à lui. C'était le plus grand propriétaire de la province. Son avoir lui venait de son père, à la mort duquel il hérita aussi de quatre cents nègres, parmi lesquels se trouvaient des menuisiers, des forgerons, des maçons, des briquetiers, et manière que ses terres étaient cultivées, ses bâtisses entretenues, le service du vaste château qu'il habitait avec sa famille, était parfaitement fait ; tout cela sans autre dépense que la nourriture et les vêtements très peu coûteux de ses esclaves.

Mais un jour le choléra visita la province de St. Pierre, les noirs furent ses premières victimes. Des quatre cents nègres de M. Sochenas le fléau en prit trois cent vingt. Le travail des quatre vingts qui restèrent est insuffisant pour faire valoir ces propriétés qui donnaient un revenu princier.

Depuis longtems aucune réparation n'avait été faite aux bâtimens, la plus grande partie des terres restait inculte, et aujourd'hui, M. Sochenas, qui, je crois, a douze ou quatorze enfans, tout en étant maître et seigneur d'un territoire dont on ferait un royaume, possède peu d'argent comptant.

On prétendait, l'année dernière, qu'il avait l'intention de vendre, par lots, sa belle terre, l'Harmonie. Cette spéculation serait avantageuse surtout pour le colon européen. En peu d'années ces terres, extrêmement fertiles, acquerront vingt fois la valeur du prix auquel on les obtiendrait aujourd'hui ; d'abord par la proximité d'une grande rivière, ensuite par l'importance que prend l'agriculture dans la province de St.-Pierre, la plus salubre du Brésil et vers laquelle l'émigration se dirigea toujours de préférence.

Les paturages de l'Harmonie nourrissaient un nombre considérable de bœufs et de chevaux, appartenant à la société. Ces derniers sont très malheureux dans les campagnes du Brésil. Sans abri, obligés souvent de chercher leur nourriture, surchargés de fardeaux, continuellement blessés au garot, et forcés de porter et de marcher quand même, ces pauvres bêtes vivent

peu, leur valeur est si minime, qu'on ne se donne guère la peine de les soigner. On nous offrit à l'Harmonie, deux belles jumens, ayant chacune un poulain déjà grand, au prix modique de vingt francs.

Il n'y a pas longtemps que les Brésiliens montent les juments ; elles ne servaient jadis qu'au transport de colis et à la reproduction.

Les bœufs et les taureaux s'attelaient quatorze ou dix-huit à une charrette à deux roues. On pouvait charger peu de chose sur ce véhicule, qui mettait un temps très long pour franchir une courte distance par ces chemins à peine indiqués.

Le jour venu de partir pour la Colonie, je voulus faire le trajet à pied. Par les soins de Léon une habitation provisoire m'y attendait. C'est à dire une hutte en feuillage, couverte des larges feuilles d'une espèce de roseau.

Un péon conduisait à la main, une mule portant des literies et quelques provisions.

Enfin ! je me vis en pleine forêt vierge. Les arbres, les énormes lianes, la végétation entière, les oiseaux au splendide plumage ; tout m'était nouveau, tout m'émerveillait. Au milieu de cette jeune, grande,

belle et vigoureuse nature, la reconnaissance et l'amour pour l'auteur de ces merveilles me débordaient l'âme. Jamais je n'avais senti Dieu comme en cet instant, et jamais de pensées meilleures n'avaient épuré mon cœur.

Le soleil était chaud; mais ses rayons tamisés par la verdure des arbres, rendaient la température excellente. Nous eûmes à gravir des montagnes presque à pic, faisant partie des Cordilières. Ces ascensions étaient fatigantes, et ce fut avec délices que nous nous reposâmes le soir auprès d'une petite source.

Notre guide mit nos matelats sur une couche de petites branches, déballa nos provisions et rassembla du bois sec pour faire du feu.

Nous nous apprêtions à manger froids, des haricots noirs et de la viande de porc, cuite le matin et renfermés dans des boîtes en fer blanc. Le brésilien s'empara en souriant de nos comestibles, les plaça sur des braises sapoudrées de cendres et nous rendit notre diner chauffé à point.

Le tems était très calme, pas une feuille ne bougeait; pas un nuage ne se voyait dans l'air, les étoiles qui brillaient dans un ciel transparent, semblaient regarder

entre les feuilles, les hôtes inaccoutumés de la forêt.

Un cri, ou plutôt un glapisement rauque, troubla tout à coup le profond silence de la nuit. Le bruit quoique venant de loin, nous effrayait. Le guide donnait en ce moment à la mule, les feuilles qu'il avait coupées à cette fin d'un palmier. Je l'appelai, et lui fis signe d'écouter. — Tigre, dit-il. — Tigre ? répétais-je, en tremblant un peu.

Moitié par signes, moitié en mauvais allemand, cet homme m'assura que nous n'avions rien à craindre. Qu'à cette époque de l'année le tigre avait rarement faim, et puis, que préférant la mule à l'homme, il s'emparerait de la bête si le besoin nous l'amenait.

Un bruit autrement étrange nous réveilla vers le matin. C'était la conversation d'une troupe de singes roux, qui tenaient un meeting au sommet de la montagne au pied de laquelle nous avions passé la nuit. Le guide nous dit que ce tapage pronostiquait de la pluie pour le lendemain.

Ce brave homme s'était muni pour son usage particulier, d'une petite marmite en fonte et de café cru. En moins d'une demie heure, il torréfia le café, le pila avec le gros bout d'une branche, coupée et façonnée pour

cet usage, il en versa la poudre sur une large feuille, remplit d'eau sa marmite et lorsque l'eau en était bouillante il y jeta le café pilé. Alors à notre grand plaisir il nous servit la meilleure infusion de café que j'eusse bue de ma vie.

Nous accrochant des mains aux arbustes et aux lianes pour franchir les montagnes, nous déchaussant pour traverser les marais et les ruisseaux, les vêtemens déchirés aux ronces et aux épines d'une route indiquée seulement par un arbre coupé ça et là, nous arrivâmes sur un plateau, très ombragé, très marécageux. Nous étions encore à plus d'une lieue de la colonie ; il n'y avait pas d'habitans dans les environs ; seul, un épagneul, grande race, immobile, dans une attitude d'attente, était en travers du chemin que nous suivions.

Malgré les avis prudents de notre guide, je m'en fus droit au chien, qui sans défiance se laissa approcher et caresser avec un plaisir évident. Son doux regard nous invitait positivement à le suivre. De tems en tems, il retournait la tête, et quand les difficultés de la route, ralentissaient notre marche, l'animal s'arrêtait jusqu'à ce que nous l'eussions rejoint.



A un quart de lieue plus loin nous rencontrâmes Léon qui venait au devant de nous. Il faut croire que feu mon mari et moi avons transmis Léon à notre sympathie par la race canine, qui d'ailleurs la lui rend bien. Il n'est pas de chien qui ne s'attache à lui d'emblée, et l'épagneul, notre guide improvisé, avait fait comme les autres.

A la vue de Léon, la joie du chien se traduisit par des cris et des bonds. Mon fils lui rendait caresse pour caresse, sans s'expliquer sa rencontre avec nous. — Il faut, disait-il, que l'affectueux instinct de l'animal, l'ait poussé à se montrer d'abord lui, comme un présage heureux à la mère de son ami, arrivant au désert.

Nous étions la troisième famille qui venait habiter sur les quatre lieues carrées que la société Montravel était tenue de peupler en un tems donné.

Dans une gorge de montagnes, contre un joli ruisseau à fond caillouteux, je trouvai le ranche où Léon avait disposé de son mieux les bagages qui nous avaient précédés. Les bois de lit étaient remplacés par quatre fourches fichés en terre, portant quatre bâtons faisant cadre. A ces bâtons tenait un tissu

entrelacé de lianes, qui valait vraiment un ressort ; nos matelats jetés là-dessus faisaient de très bonnes couchettes.

A six quarts de lieue de notre ranche, habitait notre plus proche voisin. C'était un jeune français, la mère, habitant Porto-Alègre, l'avait fait remplacer dans l'armée française d'Italie, où le jeune homme avait le grade de sergent-major. Il s'était fait construire un joli chalet où il vivait seul.

Il se nommait Artus, et avait pris à cœur et au sérieux sa position de colon. Tout en déplorant son isolement il travaillait comme un mercenaire, vivait comme un anachorète, avec une foi robuste dans l'avenir.

Il nous visita quelques jours après mon arrivée. Il nous donna d'excellents conseils pour le défrichement et la culture et se mit entièrement à notre disposition. Il était si heureux de trouver des compagnons de sa solitude, que de peur de les perdre il ne nous faisait voir que le beau côté de toutes les éventualités.

Un Allemand après avoir défriché une partie d'un terrain attenant à notre colonie, avait abandonné

son exploitation. Mes fils plantèrent cette *rosça* (terre défrichée) en attendant que notre lot de bois vierge fut converti en terre arable.

La première plantation consiste invariablement en maïs et en haricots noirs. Ceux-ci se plantent depuis la mi-Août, jusqu'à la fin de Septembre, pour les récolter à la fin de l'année. Le maïs se plante en toute saison. En février on replante des haricots qui donnent une seconde récolte à la fin de Juin. Il arrive parfois que cette seconde récolte manque sur les terrains élevés, quand les gélées blanches arrivent de bonne heure. Nous avons eu, même dans les bas terrains, la seconde récolte de pommes de terre gélée en une nuit.

Le manque presque total de voies de communications, nécessitait la destruction du bois coupé, par le feu. Les troncs qu'on ne pouvait parvenir à bruler restaient pourrir au grand air, ce qui ne m'empêchait pas de planter autour. Cependant de quel immense rendement ne seraient pas ces beaux bois, envoyés en Europe, pour l'ébénisterie et la construction.

Même au Brésil, on ne connaît pas dans les villes, les différentes qualités d'arbres des forêts vierges. Nous

en avons trouvé d'un bois blanc et dur comme l'ivoire, d'autres d'un jaune foncé, à fibres très serrées comme le buis. Des fabricans de meubles auxquels j'en parlai à Porto-Alègre, n'en avaient jamais ni vu, ni entendus parler.

Quel dommage qu'il faille absolument détruire ces sources de richesse, à cause des insurmontables difficultés du transport. Certes c'est là une des causes pour lesquelles il serait logique de défricher d'abord toutes les rives des fleuves.

Les premiers jours passés dans ce ranche, sous l'influence d'un admirable climat, en famille, au cœur d'un forêt immense, où mille voix, mille bruits inconnus avaient un charme étrange, où cette nature nouvelle semble transformer l'homme et fait prendre en pitié les petitesses de la civilisation européenne, étaient si doux, si charmants, que de mots ne sauraient rendre ce bonheur.

Evidemment si cette médaille n'avait eu son revers, quitter une telle existence eut été absurde ou fou. La félicité promise aux élus ne pouvait aller au delà de la nôtre. Les magnificences de Dieu nous entouraient, nous l'adorions dans ses œuvres, nous le possédions

en elles. La liberté, ce rêve illusoire du vieux monde, nous l'avions dans sa plus complète expression et les besoins matériels étaient si peu de chose, qu'ils ne donnaient guère de soucis.

Mais la société Montravel, mise en demeure de remplir les obligations de son contrat avec le Gouvernement Brésilien, avait demandé des colons aux agents de colonisation, en Europe. Ceux-ci lui expédièrent, non la lie de la populace, mais l'écume de cette lie.

L'arrivée du premier transport composé en entier d'Allemands nous occupa peu. On leur donna des colonies assez éloignées de la nôtre pour nous préserver de tout contact avec eux.

Malheureusement il n'en fut pas ainsi de la seconde fournée. Elle nous amena quelques Belges, recrutés dans les prisons et les dépôts de mendicité.

Une de ces familles fut mise en possession de la colonie la plus rapprochée de la nôtre. L'habitation que nous nous étions construite allait se trouver sur la route de ces voisins, à qui il était facultatif de prendre par où bon leur semblerait pour aller chez eux, ferait certes leur chemin par une partie de celui

que nous avions fait et qui passait devant notre case.

Il en fut ainsi. Ces gens s'arrêtèrent à notre porte, c'était le père, la mère et deux enfants, garçon et fille. — De ma vie, je m'oublierai l'instinctive répulsion qui m'inspira cette famille. — L'homme grand dehanché, avait une contenance inquiète, un regard défiant, ses expressions étaient grossières et cyniques et ses manières repoussantes. — La femme était positivement l'incarnation du vice. Ses gros yeux effrontés, sa tête aplatie comme celle de la vipère, sa lèvre inférieure pendante et découvrant de grandes dents jaunes, un langage auquel la hardiesse et l'obscénité étaient visiblement choses naturelles, dénotaient bien la créature, qui, (comme je le sus plus tard) sortait d'une maison pénitentiaire, où elle fut retenue pendant deux ans, pour complicité dans un crime infâme, commis sur une mineure, dans une maison où son mari soutenait le vice et ses prêtresses. — Leurs deux enfans, la fille âgée de onze ans et le garçon de dix, n'avaient plus rien de l'enfance. Tout le vicieux de l'humanité étaient en eux en germes trop avancés pour laisser croire à la possibilité de les remettre dans des voies honnêtes. Cette

dépravation si profonde chez des enfans serrait le cœur. — Et cependant j'étais loin d'imaginer ce que ces infâmes parents allaient faire de cette fille, si jeune, quelques mois plus tard.

Parce que dans l'acte de vente d'une colonie, était stipulé, que l'acquéreur était tenu de livrer passage sur tous les points de sa propriété qu'il plairait aux autres colons de traverser (condition qui rend la possession illusoire) et qu'il avait plu à mes voisins de se frayer une partie du chemin qui aboutissait à notre case, j'avais l'effrayante perspective d'un contact forcé et journalier avec ces échantillons de toutes les infamies du vieux monde, desquelles nous nous estimions heureux d'être loin, dès lors me vint la pensée de quitter la colonie.

• L'année suivante l'ignoble femme mourut d'une maladie terrible. Le doigt de Dieu l'avait atteinte en Amérique.

Parmi les colons venus d'Allemagne étaient des voleurs, des incendiaires, des assassins. Presque tous individus qui avaient subi de quatre à douze années de détention, et qu'on avait peur de rencontrer dans les bois.

Néanmoins il est juste de dire que l'Allemagne m'envoie pas que des brigands au Brésil. Beaucoup d'Allemands sont d'infatigables travailleurs que rien n'étonne, que peu de chose décourage. Il mangent beaucoup mais ne sont pas friands. Aussi, l'ordre et le travail, donnent inévitablement à ceux là, un bien être que jamais ils ne se fussent procuré dans leur première patrie.

Il n'en est pas de même des hollandais. Sans courage morale et sans forces physiques, ils font de pitoyables colons. Le sort d'une cargaison qui en arriva à la colonie Montravel fut déplorable.

Les agents de colonisation en Hollande, avaient répandu dans les villages, des brochures à l'adresse de ceux qui désiraient s'enrichir à coup sûr et vite. Il y était dit, qu'au Brésil chaque ruisseau avait un lit de diamants et de pierres fines, que l'or s'y trouvait partout, qu'on ramassait ces valeurs à pleines mains. Que la terre y produisait sans culture, et qu'en peu d'années on pouvait en revenir chargé de richesses.

Cette rayonnante perspective séduisit un grand nombre de familles villageoises. Dans le nombre se trouvait un petit fermier, père de huit enfans, qui



jamais n'avait quitté son village. Ce malheureux avait vendu sa jolie maisonnette, ses meubles et quelques lopins de terre, pour venir chercher au Brésil, cette fortune fabuleuse promise aux colons. La fatalité voulut que ces gens vinrent à Anvers plusieurs semaines avant leur embarquement.

Ne sachant rien de la vie des villes, ils se laissèrent aller aux séductions de tous genres d'un port de mer. Le fermier muni des fonds provenus de la vente de cette propriété où ils avaient vécu sans privations, où leurs enfans avaient été élevés, et où leur labeur productif assurait du pain à leur vieillesse, le fermier, dis-je, passait une grande partie du tems dans ces maisons dont un père de famille qui doit prêcher d'exemple, ne devrait jamais approcher. Il s'y fit l'Amphitryon de ses compatriotes, il laissa ses enfans puiser dans son petit trésor, les jeunes gens à leur tour, ne se refusèrent aucune distraction ; l'argent s'en allait rapidement, et lorsque la mère tentait de mettre un terme à ces folles dépenses, son mari lui disait : — Bah ! d'ici à quelques jours nous nous embarquons pour le Brésil, et, une fois là nous aurons bientôt amassé, deux cent fois peut être, la somme que nous dépensons ici.

Hélas ! arrivée à la colonie Montravel, cette pauvre femme ne fut que trop tôt désillusionnée ; elle en tomba malade. Elle mourut en peu de jours dans la misérable hutte que ses fils avaient élevée à la hâte et qui n'était pas encore entièrement couverte.

La douleur du fermier fut grande et son découragement complet. La discorde se mit entre lui et ses fils, qui le quittèrent. Trois jeunes enfans restèrent seuls au père ; la dernière fois que je le vis, son désespoir me fit craindre le suicide ou la folie.

Un autre hollandais, avait quitté sa position de premier garçon chez un grand fermier, et sur la foi des promesses de la fameuse brochure il était venu au Brésil, avec trois enfans et une femme enceinte ; quand cet homme fut convaincu que rien n'était moins certain qu'une récolte d'or et de pierres fines, quand il vit que pour nourrir sa famille, il ne devait compter que sur un travail manuel, infiniment plus dût, dans les commencemens, que celui qui le faisait vivre en Hollande, il devint triste et perdit toute énergie. Cependant il avait l'apparence d'un homme robuste, il était haut de stature, n'avait que vingt-huit ans et sa physionomie dénotait de la résolution. Un jour je le

rencontrai dans la forêt ; il était malade et marchait lentement. Il s'arrêta, et avec des larmes dans la voix, il me dit :

— Mon Dieu, Madame, qu'ai-je fait en quittant la Hollande où j'avais mon pain assuré ! Jamais, je ne pourrai, seul, gagner ici la vie pour ma femme et bientôt quatre enfans.

Je tâchai de relever son courage, en lui citant l'exemple d'autres colons, qui, du même point de départ, étaient parvenus, par un incessant travail, à se créer une grande aisance. Certes, ajoutai-je, le défrichement est un surcroît de besogne, mais l'extrême fertilité du sol compensera ce travail, qui du reste ne se fait qu'une fois. Croyez-moi, Sneider, l'année prochaine vous serez réconcilié avec votre nouvelle position.

Le malheureux éclata en sanglots. — Je ne verrai, dit-il, ni une autre année, ni même un autre mois ; la tromperie est trop grande, j'en mourrai.

Le lendemain soir la fièvre lui occasionna un délire qui dura trois jours ; le quatrième la femme de Sneider était veuve.

La société donna à cette femme, deux travailleurs,

qui défrichèrent et plantèrent une partie de son terrain. Trois mois après, à peine accouchée de quelques semaines, elle se remaria avec un Allemand, qui la rend heureuse, travaille bien, et remplace autant que possible, près des orphelins, le père qu'ils ont perdu.

Une troisième famille hollandaise, atteinte de nostalgie, par l'absence de ces trésors qui l'avait attirée au Brésil, se croisa les bras et refusa de travailler ; la mère et ses trois enfants moururent en quinze jours ; le père les enterra au seuil de sa hutte et quitta la colonie.

Non loin de nous vint s'établir une famille indigène, composée de huit personnes. C'étaient de vrais peaux rouges, de souche indienne. La société employait le mari, ses deux frères, et les deux fils de sa femme, dont il était le second mari, à tracer des routes et à faire les picades qui séparaient les colonies ; ils en avaient acheté deux pour leurs compte, qu'ils cultivaient parfaitement.

Ils avaient plusieurs chevaux et une mule, qu'ils louaient aux colons pour transporter leur maïs au moulin ou aller à la boutique. — Les hommes entre-

prenaient la confection des huttes. Ils en bâtissaient une de deux places assez grandes, bien closes, munie d'une porte à serrure, de trois fenêtres, et couverte de tuiles en bois, pour deux onces d'or (186 francs). En outre ils allaient chez les habitants des bords des rivières pour creuser des canots dans un tronc d'arbre : cette industrie était assez bien payée.

Le mari se nommait Maximilien Nunez, le nom patronomique de la femme était Maxima. L'aîné des fils, Juan, marié à une nièce de Maximilien, exploitait les terres d'une deux colonies.

M<sup>me</sup> Nunez était une singulière femme : bonne, généreuse, compatissante, serviable à l'excès, dans son état normal, toutes ces qualités disparaissaient quand l'ombre d'un soupçon, sur la fidélité conjugale de son mari s'éveillait en elle. Alors, de laide qu'elle était, elle devenait affreuse, sa colère était de la rage. Tout raisonnement pour la calmer était inutile ; seule la violence des scènes qui épuisaient ses forces, la rendait raisonnable.

Dans leur hutte, extrêmement petite ne logeait que Maximilien et sa femme ; les autres membres de la famille, se préparaient chaque soir leurs

couchettes, sous un grand hangar, qui servait de cuisine et de salle à manger. D'ordinaire, autour du feu étaient couchés cinq ou six chiens de toute taille et d'une pitoyable maigreur. Ces chiens servaient à la chasse, mais ils n'apportaient pas, de manière que si le gibier, atteint ou tué, tombait ou se réfugiait dans un fourré inaccessible au chasseur, le chien s'en régalaient. Du reste, ces pauvres animaux réduits à chercher leur nourriture, ne pouvaient comprendre que si leur repas autorisé la veille, leur était défendu par le seul fait de ce que son maître le voulait pour lui le lendemain.

La société payait un médecin, que chaque mercredi, les colons pouvaient aller consulter pendant deux heures, au ranche de l'administration. Ceux que la maladie retenait chez eux, guérissaient tout seuls, ou mouraient sans qu'on s'en inquiétât.

M<sup>me</sup> Maximilien était la providence de ces derniers. Cette femme connaissait les secrets de la flore médicale des bois. Elle avait des remèdes pour toutes les souffrances physiques, et faisait vraiment des cures étonnantes. — J'en ai vu une, dont le récit n'a trouvé encore que des incrédules, et pourtant tous les colons

de S<sup>te</sup> Marie de la Solitude, peuvent en attester l'exactitude.

J'étais venue en me promenant, jusque chez M<sup>me</sup> Nunez ; je la trouvai sous son hangar, accroupie près du feu, fumant dans une pipe que Léon lui avait confectionnée avec un morceau de bois foré et un os de singe pour tuyau. Elle surveillait en même tems la cuisson du maté, dont elle me présenta une tasse. Je m'étais habituée à cette boisson amère, mais rafraichissante et je l'acceptai avec plaisir. M<sup>me</sup> Nunez me racontait qu'elle avait passé la nuit auprès d'une femme qu'elle avait accouchée ; quand nous vîmes un Hollandais, passer à quelques pas du hangar et marchant péniblement chargé d'un enfant de trois ans qu'il portait sur le bras et faisant à grande peine, en avancer un autre qui était plus âgé. La chaleur était étouffante et l'homme semblait exténué de fatigue. M<sup>me</sup> Maximilien l'appela. Elle le fit asseoir, lui donna ainsi qu'aux deux enfants, du maté avec force sucre ; et puis lui demanda pourquoi il portait un enfant qui paraissait savoir marcher très-bien. Le pauvre homme fit voir une hernie dont son petit garçon était affligé et dit que depuis trois ans l'autre

avait le même accident. — Il faut aller au ranche trouver le docteur, lui dis-je. — C'est inutile, fit notre hôtesse, s'il ne pleut pas dimanche prochain, qu'il vienne ici avec les enfans, je les guérirai. Quand l'homme fut parti, je demandai à M<sup>me</sup> Nunez si elle avait à sa disposition les appareils employés en pareille circonstance. — Je guérirai les petits garçons sans drogues et sans bandages, dit-elle. Du reste, venez dimanche, vous verrez.

Au jour convenu, la curiosité me fit aller chez elle. Son fils, d'après son ordre, était allé dans la forêt, à la recherche d'un figuier sauvage. Il en avait découvert un, à peu de distance de là. On y mena le père et les deux enfans, qui étaient venus de grand matin.

Arrivés près du figuier, M<sup>me</sup> Maximilien appliqua la plante du pied nu, d'un des deux enfans, contre l'arbre; elle traça avec la pointe d'un couteau, le contour du pied sur l'écorce de l'arbre; elle remit le même pied (celui du côté où se trouvait l'hernie); transversalement sur cette première empreinte et traça un second contour qui croisait le premier. Elle fit la même opération avec le pied de l'autre enfant. Alors, elle détacha l'écorce, qui se trouvait entre le



tracé des quatre contours, et la serra dans un petit sac en étoffe, apporté là, à cet effet.

— Maintenant, dit-elle, que personne de ceux ici présents, ne s'approche plus de cet arbre avant la guérison des enfans. Cette guérison sera radicale lorsque l'écorce se sera réjointe et que la partie enlevée sera sèche et réduite en poudre.

J'avoue que ma confiance dans le succès de l'opération n'était guère profonde. On voyait que la foi du père dans le savoir de M<sup>me</sup> Maximilien n'était plus aussi robuste qu'auparavant. Il revint du bois tout rêveur et s'en alla évidemment moins rassuré qu'à sa première visite.

Trois ou quatre semaines après, je le revis et je m'empressai de m'informer des enfans. A mon grand étonnement, cet homme m'assura, que les deux ruptures n'étaient presque plus visibles et que selon toute probabilité elles disparaîtraient entièrement avant peu. Cet espoir s'est réalisé : j'ai rencontré le père et les enfans, avant mon départ de la colonie et les petits garçons étaient parfaitement guéris.

Une autre fois, un colon avait mis involontairement le pied sur un serpent et en avait été mordu à la

jambe ; le membre gonflait effroyablement et lui causait d'atroces douleurs. On accourut prier M<sup>me</sup> Nunez d'aller au secours du patient. Celle-ci n'était pas disposée à se déranger. Elle prit un verre, alla le remplir d'eau de source, fit sur cette eau le signe de la croix la versa dans une chopine en fer blanc et ordonna d'en faire boire immédiatement le contenu au malade. Celui-ci avait foi dans l'efficacité du remède et il eut vraiment raison. A peine eut-il vidé la chopine, que l'enflure diminua, les douleurs cessèrent, l'homme fut guéri.

Ces cures sont incroyables, impossibles même au point de vue de la science. Cependant elles sont vraies, et ce ne sont pas les seuls faits inexplicables de M<sup>me</sup> Maximilien. Aussi sa colère était-elle redoutée, car l'on était persuadé que le malade qu'elle refusait de soigner mourrait.

Cette femme savait peu de choses de la religion, mais elle tenait la S<sup>te</sup>-Vierge et S<sup>t</sup>-Antoine en grande vénération. J'avais chez moi une statuette de la madone, portant l'enfant divin. Cette image était l'objet des respectueux hommages de M<sup>me</sup> Nunez et de sa belle fille ; toutes les fois qu'elles venaient me voir,

elles apportaient des chandelles en cire, de leur façon, pour bruler devant la Sancta-Maria, qu'elles descendaient de la planchette élevée où elle se trouvait pour la baiser dévotement. — Un samedi soir je montai sur une chaise pour placer à côté de la sainte image, la lampe que nous avions l'habitude d'allumer chaque semaine, en l'honneur de la mère du Christ, le jour consacré spécialement à l'honorer.

A ma grande surprise je vis devant elle une petite boîte en fer blanc, qu'on ne pouvait voir d'en bas, et comme d'ordinaire je me bornais à allonger le bras pour ôter et remettre la lampe, je ne m'étais pas aperçue de ce tronc de nouvelle espèce, qui était rempli de monnaie de cuivre et d'argent.

M<sup>me</sup> Maximilien et sa fille approchaient seules de là; ces offrandes ne pouvaient donc être faites que par elles. Je les vis le jour même : elles convinrent que toutes les fois qu'elles étaient venues pour saluer la S<sup>te</sup>-Vierge, elles avaient mis près d'elle quelque menue monnaie, destinée à lui acheter une couronne d'or ou d'argent. Enfin M<sup>me</sup> Nunez convoitait ma Vierge si ostensiblement et avec tant d'ardeur ; elle était si persuadée que sa possession me porterait

bonheur, que je lui permis de l'emporter, avec ses pieuses offrandes. Elle crut d'abord que je ne parlais pas sérieusement, et quand je lui réitérai l'assurance que la Sancta Maria était bien à elle, sa joie fut immense. Elle avait hâte de posséder son trésor, elle voulut s'en retourner immédiatement. Elle m'emprunta un mouchoir de mousseline pour envelopper la petite Madone, qu'elle porta ainsi en silence et avec respect à sa hutte. Le lendemain j'y vis la Vierge sur un autel paré de tous les chiffons de couleurs voyantes qu'on avait pu rassembler et entouré de verdure. Deux candelles de cire y brulaient constamment. M<sup>me</sup> Nunez disait, que jamais la mère de Dieu ne refusait rien, à qui entretenait un luminaire sur son autel.

Elle avait, précieusement roulé, dans un morceau de toile, un papier sur lequel était écrit, que le père N..., prêtre de l'église de notre Seigneur Jesus-Christ, défendait à la maladie d'entrer chez Maximilien Nunez. Elle ne connaissait pas l'individu qui pour douze francs, lui avait vendu cette sauve-garde contre le choléra. — Après cela qui sait si la foi en cette amulette ne préserverait

pas réellement du mal que souvent la peur donne.

Du reste la croyance superstitieuse de M<sup>me</sup> Nunez me prouvait la bonne foi avec laquelle elle croyait à l'efficacité de ses pratiques à elle. — Pour ma part je suis persuadée que l'imagination était pour beaucoup dans plusieurs cures de M<sup>me</sup> Maximilien à qui les colons prêtaient un pouvoir occulte.

Dans la famille de Nunez la St. Jean était célébrée comme en plusieurs villages de France. On préparait sur une hauteur un bucher immense; vers dix heures du soir on y mettait le feu et la nuit se passait en réjouissances.

J'avais été conviée à la fête de St. Jean trois semaines à l'avance, par M<sup>me</sup> Maximilien, et accepté l'invitation, mais le jour venu je l'avais complètement oubliée.

En Juin on est au Brésil en plein hiver. Le tems était pluvieux et froid; il était neuf heures du soir, je m'apprêtais à me coucher, quand je vis devant moi, sans l'avoir entendu venir, un individu, pieds nus et enveloppé dans un poncho. C'était Manec, un frère de Maximilien.

— M<sup>me</sup> Marie, me dit-il gravement, a promis

à Maxima, de venir passer chez nous la nuit de la S<sup>t</sup>. Jean.

— C'est vrai, Manec, mais je l'avais oublié, dites à votre sœur que j'en suis bien triste.

— Il n'est que neuf heures, M<sup>me</sup> Marie, sera là à tems encore pour voir allumer les feux et consulter le sort.

— Y songez-vous Manec ? J'ai peine à traverser la forêt en plein jour, comment voulez-vous que je m'y dirige la nuit ? Et puis les trois ruisseaux à passer doivent être grossis par les pluies ; comment les passerai-je, et la nuit encore ?

— Je guiderai M<sup>me</sup> Marie, et je la porterai à travers les ruisseaux.

— Non, fis-je impatientée, non Manec, non je ne sortirai pas à présent. J'irai demain chez vous, je vous le promets, assurez-en votre sœur et faites lui mes complimens.

Manec, ce trois quarts de sauvage ne répondit plus ; il alla chercher une branche garnie de feuilles ; il balaya les cendres d'un côté du feu, ôta son poncho et l'étendit à terre. Il allait se coucher dessus ; je lui demandai ce que signifiait ces apprêts.

— J'ai promis d'amener M<sup>me</sup> Marie chez Maximilien ; je ne puis pas retourner sans elle, j'attendrai ici jusqu'à demain.

Que faire ? non seulement je ne me souciais pas d'héberger Manec, j'étais contrariée encore de le priver par ma faute, d'une fête de famille, dont on avait parlé si longtemps d'avance, comme d'une réjouissante solennité. Tout en maugréant, je me décidai néanmoins à suivre le messager peau-rouge. Je fermai ma hutte et j'entrai bravement dans la forêt avec mon compagnon.

Je passai les ruisseaux, ayant de l'eau jusqu'aux genoux. Je pense qu'il n'y a pas de mauvais nom, que dans mon for intérieur je ne donnai à Manec ; quand j'entrai sous le hanger de Maximilien, j'étais prête à me trouver mal.

M<sup>me</sup> Nunez avait prévu le piteux état dans lequel j'arriverais. Devant un feu énorme m'attendait un bloc en bois sur lequel elle m'assit. Elle se mit à terre devant moi, me déchaussa, me baigna les pieds dans de l'eau tiède, puis me remit des bas secs et une paire de jolis tamancas, qu'elle avait confectionnée à mon intention.

Les tamancas sont des semelies en bois, avec des

empeignes en cuir ou en draps, enjolivées avec des broderies ou des rubans de soie.

La table était mise, c'est à dire que sur des planches de deux pieds de long, clouées transversalement le long de deux fortes lattes, le tout supporté par deux bâtons dont les quatre extrémités tenaient dans quatre fourches fichées en terre, étaient posés, sur des plats, dans des gamelles, dans une terrine, du riz accomodé au lard, des haricots noirs, de la viande boucanée, la chair de deux singes, apprêtée de diverses manières, du porc frais, grillé ; des gâteaux de maïs, de la caxas de gros vin rouge du Portugal, du café et du maté. Maximilien assis au milieu du hangar, tenait la guitare à douze cordes de métal, qu'on nomme, si je ne me trompe : *Viola*. Il accordait l'instrument, tandis que le fils aîné en l'honneur de qui la fête avait lieu, se promenait gravement, pieds nus, en pantalon blanc et drapé dans son poncho.

Le repas commença. M<sup>me</sup> Nunez et son mari, mangèrent dans la même gamelle. Juan et sa femme en firent autant, les trois autres jeunes gens furent servis dans le même plat ; et une jeune mulâtre qui circulait pour répondre aux besoins de tous, avalait en courant



sa part du festin, qu'on lui mettait sur la première chose venue, voire même sur des feuilles de maïs : seule j'avais un assiette.

La première faim satisfaite, on tira des coups de pistolets, on déchargea carabines et fusils, on brula des fusées qu'on était allé chercher à dix lieues de là. Enfin on alluma le bucher, qui placé sur une partie défrichée de la montagne, contre la forêt toute noire, était d'un effet prodigieux quand la flamme mordit à la dernière couche de buches.

Entretens Maximilien préludait sur son instrument, il répétait une cadence de cinq notes, toujours les mêmes.

Sa femme se leva pour ouvrir le bal avec son jeune fils et un de ses beaux-frères, l'un des jeunes gens, le corps fortement penché à droite, les deux mains très étroitement serrées le long des hanches; l'autre penché à gauche autant que possible, les bras également collés le long du corps et la femme droite et raide comme une statue, commencèrent la danse qui consistait en un piétinement en mesure, réglée sur la musique de Maximilien.

Les garçons exécutaient ce piètement en conser-

vant leur position penchée respective. Ils se passaient, se poursuivaient, se tournaient le dos, conservant toujours le même pas, qui cependant dans les différentes figures frappaient le sol plus ou moins fort. Évidemment j'assistais à une danse de caractère et d'origine peau rouge.

A minuit on se mit en devoir d'interroger le sort. Chacun prit un verre blanc, à moitié plein d'eau claire, et un œuf pondu dans la journée. On cassa l'écaille de l'œuf au-dessus du verre, on laissa tomber l'œuf dans l'eau. Si l'eau restait limpide c'était bon signe, le contraire présageait des morts et des malheurs de toute espèce. Si de l'œuf se détachaient de petites globules qui remontaient à la surface de l'eau on était sûr de recevoir pas mal d'onces d'or dans l'année. Enfin dans le glaire de l'œuf on découvrait des choses à venir d'un intérêt général, telles que bonnes ou mauvaises récoltes, meurtres que devaient commettre les Indiens, arrivée des gens de la police pour recruter de force des soldats, événement qui est la terreur des jeunes Brésiliens, à qui l'état militaire est singulièrement antipathique. Bref les œufs prédirent une foule de faits inévitables, qui révélés dans la nuit de

S<sup>t</sup>-Jean, étaient considérés d'avance comme accomplis. — La nuit de S<sup>t</sup>-Jean a exclusivement le don de prophétie; les consultations de l'œuf aux autres époques de l'année ne signifient rien.

La fête dura jusqu'au matin. Malgré la pluie qui recommençait à tomber je voulus retourner chez moi. Je tombais de sommeil et de fatigue. La jeune fille mulâtre m'accompagna chargée d'une masse de cadeaux culinaires, que me faisaient m<sup>es</sup> hôtes.

Je revis ma hutte avec un vrai plaisir. Ma petite compagne s'empessa de tirer des braises du foyer et de les étendre, pour chasser l'humidité devant le lit où je me couchai avec délices. A mon reveil l'enfant m'attendait avec du café chaud, et de petits pains de farine de maïs, cuits sous la cendre.

## V.

Quand les terres de la colonie furent concédées au Comte de Montravel, celui-ci s'engagea verbalement envers l'Empereur du Brésil, à ne les ceder qu'à des familles catholiques. Cette clause ne fut jamais observée. Le nombre des catholiques y était de beaucoup inférieur à celui des protestants. Le gérant de la colonie, protestant lui-même, n'accordait aux catholiques que ce qu'il ne pouvait leur refuser. On lui avait construit une belle et spacieuse habitation, qu'il mettait à la disposition du ministre protestant qui y célébrait fréquemment les services de son culte, tandis que les rares prêtres catholiques qui de loin en

loin visitaient les colons, était obligés de dire la messe, d'entendre la confession, d'administrer la communion, de confirmer le sacrement du mariage, dans un misérable chenil qui servait de magasin et pouvait à peine contenir douze personnes.

Les terres de la colonie étaient excellentes, elles donnaient de magnifiques récoltes, seulement l'impossibilité du transport rendaient leur valeur nulle. Aujourd'hui, dit-on, un agent de la Société les achète et utilise les mules de l'administration pour les faire transporter avec des longueurs et des fatigues sans nom soit jusqu'au Jacuhi, soit à quelque venta de la campagne qui a des relations avec Porto-Alègre. Ces frais de transport comptés, les recettes des colons seront bien minimes.

A mesure que la colonie se peuplait, le gibier reculait vers les forêts non exploitées. Les jacoutines, espèce de faisan, très-abondants d'abord, étaient devenus très-rares.

Les chasseurs étaient réduits aux perroquets et aux singes, encore le nombre de ces derniers diminuait-il considérablement, les tatons étaient partis ou détruits, et la chasse libre, en toute saison, avait dépeuplée

la colonie de plusieurs sortes de perdrix, qu'on tuait au tems de la couvée.

Au tems que nous habitions encore notre ranche et que la colonie ne comptait que quatre familles, un dimanche matin Maximilien était venu prendre Léon pour aller chasser ensemble le chevreuil. — Dans la matinée je vis descendre de la montagne faisant face au ranche, un homme vêtu d'un manteau rouge, suivi de deux grands chiens levriers, si épouvantablement maigres, que je m'étonnais de les voir se tenir debout. — Cet homme avait une tournure et une voix étrange. — Il s'approcha de moi et s'informa de Maximilien. Je lui indiquai le côté par où les chasseurs avaient pris; il me remercia et s'en alla du côté contraire. — Le soir je racontai à Maximilien cette singulière visite. Il ne se rendait pas compte qui pouvait-être cet homme à manteau rouge, il ne connaissait ni tel individu ni tels chiens.

Cette nuit là survint une grosse pluie et le ciel était tout noir. Un coup de fusil, parti non loin du ranche, nous réveilla : on ne pouvait chasser par un tems pareil ; et d'ailleurs, excepté Maximilien, chez lui depuis longtems, aucun des colons n'était chasseur.

— Probablement, dit Léon, l'homme qui est venu demander Maximilien s'est égaré. Je m'en vais décharger mon fusil dehors, afin de l'attirer par ici. Un autre coup de fusil répondit à celui de mon fils. Léon tira deux fois encore, mais personne ne vint et les coups de feu cessèrent.

Ils recommencèrent la nuit suivante ; cette fois ils venaient de directions différentes : les coups provenaient d'armes de dimensions diverses et qui semblaient correspondre entre elles.

Les autres familles avaient également entendu la fusillade de chaque nuit, et non plus que nous ne pouvions y assigner une cause. Depuis six semaines déjà chaque nuit nous posait la même énigme. Entre-temps notre hutte était achevée, mais bâtie au milieu de notre colonie, et le premier transport d'émigrants étant mis en possession de terrains éloignés, nous nous trouvions toujours très isolés.

Le devant de l'habitation était seul défriché, sur le derrière elle n'était distante que de quelques mètres de la forêt.

Un soir nous causions devant la porte, quand des cris plaintifs d'un chien se firent entendre en même

tems que des rires et des voix étranges, venant de cette partie de la forêt qui touchait à notre hutte. Un chien arriva sur nous, traînant sa chaîne, dans le seul but de nous rendre visite. Les singuliers rires continuaient, on parlait haut dans une langue inconnue et les voix étaient nombreuses. Sans savoir ce que nous avions à craindre, nous n'étions rien moins que rassurés. A tout hasard Léon visita son fusil et l'arma. J'avoue que le cœur me battait fort; mais le bruit s'éloigna et nous rentrâmes.

Vers minuit une voix effrayée, venant encore de la forêt, cria : — M. Léon, M. Léon, au nom du ciel ouvrez et éclairez-nous.

Mon fils alluma une lanterne et s'en fut dehors dans la direction de la forêt. Il se rencontra avec les femmes de la famille de Maximilien, qui, chargées de deux enfans, et de tout ce qu'elles avaient de précieux venaient se réfugier chez nous.

Elles nous dirent qu'autour de leur habitation rôdaient des hommes à figures épouvantables, et poussant de cris effrayans. Toute la soirée ils avaient tiré des coups de fusils toujours avec accompagnement d'horribles clameurs. Pas un homme de la famille de



Nunez n'était là. Ces pauvres femmes persuadées que leur hutte était entourée d'indiens, s'étaient glissées dans les ténèbres et sauvaient avec elles tout ce qu'elles avaient pu emporter.

Elles étaient munies d'armes à feu et de couteaux de chasse ; elles maniaient parfaitement ces joujoux. Léon mit les siennes à portée de la main. Nous ravivâmes le feu, fîmes du café, nous tenant prêts à recevoir l'ennemi quelqu'il fut, mais la nuit se passa sans autre événement.

Ces indiens que les indigènes appellent *bougres*, et dont ils ont une indescriptible frayeur, sont des tribus de peaux rouges, restées à l'état sauvage et qui maintes fois dévastèrent les colonies naissantes. Leur présence est la mort pour les hommes et les enfans : ils amènent les femmes, après avoir pillé l'habitation.

Mais ces sauvages n'ont pas d'armes à feu et ne sont pas vêtus ; ceux qui avaient été vus par M<sup>me</sup> Maximilien avaient des fusils et n'étaient pas nus.

Le lendemain Léon fut trouver Maximilien, ses beaux-fils et ses frères, et après leur avoir raconté les alarmes de la nuit, ils s'en allèrent ensemble explorer la forêt.

Des branches d'arbre cassées, prouvèrent le passage de gens qui avaient ainsi voulu reconnaître leur route mais ils ne virent personne.

Quelques jours après les coups de feu cessèrent. Tout nous porta à croire, qu'une bande de nègres fugitifs avaient pris cette partie de la forêt pour point de ralliement, et qu'elle l'avait quittée quand elle s'était trouvée au complet.

On racontait que les nègres fugitifs, possédaient une retraite connue d'eux seuls, entourée d'énormes montagnes rocheuses, que nul autre que les initiés ne pouvaient franchir. On prétendait qu'ils y avaient des terres cultivées, et n'en sortaient que pour se procurer des vêtements, de la poudre et du plomb. Il paraît que la peur d'être repris les rend féroces, que les précautions que leur inspire cette crainte se traduisent souvent par des meurtres. Le pillage est leur seul moyen de se procurer ce qui leur manque, aussi les habitations isolées ont elles tout à craindre de leur visite.

Quand mes fils commencèrent leur apprentissage de géomètres arpenteurs, je restai souvent seule pendant plusieurs semaines. Que de nuits je passai

alors dans de mortelles anxiétés ! que de fois en écoutant ces cris qui ne tenaient ni de la voix humaine ni de celle de l'animal, me suis-je imaginée que j'avais vu mon dernier soleil !

Une nuit, on remua tout sous le hangar qui me servait de cuisine ; j'entendais des allées et des venues, mais on ne parlait pas. — Résolue à me défendre si on pénétrait dans ma hutte, je me levai et m'armant d'un grand couteau, je me tins prête à repousser bravement toute agression, de quelque part et de quelque nature qu'elle put-être.

Quand le jour vint, tout bruit avait cessé : je me hasardai dehors. A quelques pas du hangar je vis un panier que la veille j'avais laissé dessous, plein d'épis de maïs. Il était alors presque vide ; pas autre chose ne manquait dans la cuisine. — Ce panier plein était si lourd que je me figurai qu'il avait fallu au moins un tapir pour le traîner jusque là.

Tout en ruminant cette supposition je marchais pour marcher. Arrêtée un instant au bord du ruisseau, j'y reçus sur la tête une branche d'arbre lancée avec violence. Je levai les yeux et je vis sur un arbre en face de moi un gros singe roux qui avait l'air de

regarder avec curiosité l'effet de sa provocation et se tenait sur la branche la moins élevée d'une espèce de nefflier. D'autres singes gambadaient sur des arbres voisins, sautaient, se poursuivaient, s'accrochaient par la queue aux lianes et loin d'être intimidés par ma présence ils me faisaient des grimaces.

Fixée maintenant sur l'indentité de mes voleurs de maïs je ne m'en inquiétais plus, mais voulus les taquiner la nuit suivante. A cet effet j'attachai fortement le panier à un poteau et le remplis de nouveau de beaux épis sans paille pour qu'ils ne pussent les emporter qu'avec les mains. On sait que lorsqu'un champ de maïs est mur et que des familles de singes s'y abattent ils se font une ceinture des épis qu'ils nouent ensemble avec leur paille, et parfois dévastent en une nuit la plus grande partie d'une récolte. — Le panier était donc attaché et le maïs dedans. Je guetai mes larons par un trou que je fis dans le chaume de la hutte du côté de la cuisine. — Deux gros singes essayèrent d'abord de déplacer le panier; voyant l'inutilité de leurs efforts, et trop prudents pour rester sous un toit, ils prirent le plus d'épis qu'ils purent et se sauvèrent; un voleur plus

audacieux que ses complices, choisit le plus bel épis qu'il vint grignoter sous ma fenêtre. — Cette société resta pendant plusieurs jours dans les alentours de ma demeure. Un matin Maximilien vint chez moi, et avant que j'eus eu le temps de lui demander grâce pour ces pauvres singes, il en tua deux : tous disparurent alors pour ne plus revenir.

Cette aventure m'en rappelle une autre qui date de mon séjour dans notre ranche.

Léon était parti à cheval pour chercher des provisions. Son absence devait être de trois jours. — Une jeune allemande arrivée avec ses parens peu avant nous à la colonie, couchait chez moi. — Dans la nuit elle m'éveilla ; debout devant mon lit, elle était tremblante et prête à pleurer.

— Ecoutez, me dit-elle tout bas, on marche dans l'eau.

J'ai dit que la ranche était tout contre un ruisseau, roulant ses eaux sur des cailloux. On entendait effectivement le clapotement d'un pas lourd qui traversait l'eau, ces pas n'étaient pas ceux d'un homme, et nous avions évidemment à craindre la visite d'un animal de grande taille. La porte du ranche, faite de branches

entrelacées, haute de trois pieds à peine, ne pouvait nous défendre d'aucune invasion, aussi je partageai d'abord la frayeur de ma compagne, mais alarmée de l'état où je voyais cette pauvre fille, je sentis qu'il me fallait du courage pour deux, quelque fut le danger; je sautai à bas de ma couchette, saisis un fusil par le canon, pour me défendre avec la crosse, car je ne sais pas tirer. Pour me donner du cœur je parlai à haute voix.

— Antje, dit-je, à la garde de Dieu; laissez venir. Sauvage ou tigre, qu'importe.

Soudain un corps pesant franchit la porte, avec un jappement de joie. — C'était Tigre, le gros épagneul qui nous avait reçu à notre arrivée à la colonie; sans le savoir j'avais prononcé son nom et il répondait à mon appel. Inutile de dire le bonheur de notre surprise, nous accablâmes l'animal de caresses, et je lui offris la viande cuite et mise en réserve pour notre déjeuner. — Il l'accepta, sans trop de plaisir pourtant.

Son repas achevé il alla flairer dans tous les coins, et cherchait son ami Léon. Ne le trouvant, il resta insensible à toutes nos séductions, prit son élan, resauta par dessus la porte, repassa l'eau et nous

laissa affligées de son départ, car Tigre devait être un fameux auxiliaire quand on se trouvait dans la nécessité de se défendre.

Si le gibier émigrail de la colonie, en revanche les serpents y fourmillaient pendant l'été, c'est à dire depuis le mois de septembre jusqu'au mois de mai. J'avais fini par m'aguerrir à leur endroit : fréquemment il en entrait dans la hutte, quand mes fils étaient-là, ils les tuaient. Quand j'étais seule j'évitais de marcher dessus et ils s'en allaient comme ils étaient venus.

Un jour pourtant je commençai à m'inquiéter de leur voisinage à cause de leur grand nombre. C'était une de ces matinées splendides qui m'attiraient toujours dehors. Je me promenais le long de l'eau, je remarquai sur l'autre bord une belle fleur rouge, je passai le ruisseau sur l'arbre qui servait de pont, et j'écartai les hautes herbes pour trouver la tige de la fleur. Près de cette tige était un gros serpent noir ; d'abord il me regarda sans se mouvoir, puis il leva la tête et son regard s'anima. Je laissai se dresser les herbes et me sauvai jusqu'à ma hutte.

Encore sous l'impression de mon saisissement, j'entendis des coups de gaule frappés par un colon, qui

traversait l'arbre-pont. Je lui criai, s'il en avait à un serpent de ne pas le tuer. — C'est fait, dit-il, en s'avancant avec le reptile mort suspendu à la perche avec laquelle il lui avait cassé les reins. Ce n'était pas le serpent noir qui m'avait épargnée et avec lequel je n'eusse pas voulu être en reste de générosité : l'individu tué était gris et jaune.

Pendant que je devisais avec le colon, au pas de ma porte, son terrible bâton se leva encore et d'un premier coup de bâton il étourdit un autre serpent qui s'introduisait par ma fenêtre ouverte. Le coup avait porté sur la tête, le serpent tomba et fut de suite disposé à fuir, quand l'arme du colon lui tomba sur les reins et le tua. Il était pareil de couleurs à celui qui gisait mort un peu plus loin.

Trois serpents en moins d'une heure, c'était chose peu rassurante, pour une femme habitant seule une hutte, qui leur était ouverte de tous côtés, aussi avant de me coucher visitai-je minutieusement mon habitation et n'ayant rien trouvé d'insolite, je me dis que le couple tué était probablement des gens jeunes en ménage, qui n'avaient pas encore d'héritiers, et que la largeur du ruisseau me séparait du serpent



noir. — Je tachai de penser à eux le moins possible et je me couchais.

D'habitude je lis au lit assez tard, la nuit était très avancée quand j'éteignis ma lampe. — Horreur ! en tirant à moi les couvertures ma main droite sentit un contact froid et gluant, je ne pus douter que le froid de la nuit n'avait fait se glisser dans mon lit un serpent qui cherchait la chaleur. — Je rejetai les couvertures aux pieds et du revers de ma main je lançai avec force mon terrible hôte à terre. Je l'entendis tomber, mais ne le vis pas. Je n'osais sortir du lit pour rallumer ma lampe, et jusqu'au lendemain je restai en proie à de terribles angoisses. Cette nuit fut une des plus tristes de toutes celles que je passai dans la forêt.

Pendant chacune de ces nuits d'alarmes, je formais le projet d'aller me loger soit près des bureaux de la société, soit chez M<sup>me</sup> Maximilien qui offrait de me faire construire une hutte. Mais le jour venu j'oubliais ma peur, je me sentais si heureuse de la libre disposition de moi-même, au sein de cette admirable nature, que je ne pouvais me décider à y renoncer. Je songeais à l'incessante contrainte à laquelle nous condamne la

la vie en commun avec des étrangers; à la nécessité de se conformer à leurs usages, de les entretenir, par politesse, de choses oiseuses, lorsque souvent on préférerait ne rien dire; je regardais ma belle famille de poules que d'autres ne soignerait pas aussi bien que moi; je pensais à Fritz, mon beau chien noir, que j'avais élevé, et qui me fut volé plus tard; j'étais attachée encore à cette plantation que je visitais chaque matin. Alors, je me disais que mon heure venue, Dieu me trouverait partout, et qu'entretemps sa protection ne me ferait pas défaut. Le jour se passait ainsi, et de nouveau la nuit venue, aucun raisonnement ne triomphait de ma peur.



## VI.

Outre lesserpents nous avions un ennemi autrement hideux, c'était une énorme araignée. Au corps gros comme un poing d'homme, au pattes grosses comme des doigts et recouvertes de longs poils noirs, sa morsure est très dangereuse. Elle se défend quand on l'attaque en mordant dans le couteaux ou les bâtons. Quand je me trouvais seule en face d'une de ces horribles bêtes, je tâchais d'abord de lui casser une patte; ensuite, à l'aide d'un bâton, je la roulais jusque dans le feu : le corps de ce monstre calciné faisait encore peur à voir.

Mais tigres, serpents et araignées sont de moindres

fléaux qu'une petite vermine noire, grande comme le quart d'une puce ; les indigènes la nomment *biche des pieds*. — Cette sorte de puceron est la plaie du défrichement. L'animal s'introduit sous l'épiderme des pieds et y forme en peu de temps une bourse pleine de semence de la grosseur d'un pois. La première extraction de cette petite vessie, faite avec la pointe d'un couteau, n'est guère douloureuse, mais immédiatement d'autres individus se logent dans l'ouverture qu'a laissée cette première extraction ; cette seconde introduction de l'animal provoque le gonflement du pied et de la jambe jusqu'au genou, ordinairement une forte érysipèle accompagnée de fièvre et d'atroces douleurs, surtout si les pucerons se sont mis sous les ongles des pieds. — J'ai vu en retirer de là plus de vingt en un jour ; j'ai vu des hommes forts et vigoureux, entièrement démoralisés par cette cause en apparence si minime ; j'en ai vu qui pour s'être refusés à se laisser extraire les biches avaient perdu des doigts du pied, qui s'en étaient allés en supuration. — Heureusement que ce n'est que la première année que la biche des pieds est terrible. — Plus tard on n'en est guère incommodé ; peut-être

parce qu'on s'en préserve mieux. — Il est de fait que pour s'en garantir il est prudent de ne se mettre les pieds nus que dans des tamancas et de les baigner souvent dans les eaux coulantes, qu'on trouve à chaque pas et qui dans la saison des biches sont continuellement tièdes. — Alors si quelque rare individu parvient quand même à se loger dans le pied, en remplissant d'une graine quelconque l'ouverture que laisse son extraction, on se préserve du désagrément de la voir envahie par d'autres hôtes ; l'arrosage fréquent du sol de l'habitation éloigne aussi la biche.

Mainte fois, j'ai entendu émettre l'opinion qu'il était impossible de domestiquer le tigre, j'essayai la chose et j'en obtins un résultat parfait. Léon un jour, fit feu sur une tigresse suivie de deux petits, il la manqua et la bête s'enfonça dans la forêt, sans s'apercevoir, sans doute, qu'un seul de ses deux petits l'accompagnait. L'autre, effrayé par le bruit de l'arme, était resté tremblant dans la *picade*. Mon fils lui jeta son foulard sur la tête et s'en empara malgré ses coups de griffes et la morsure de ses deux premières dents

— Prenez garde disait Léon en me l'apportant, il égratigne et souffle comme un chat.

Je bravai la colère du petit prisonnier, je le pris sur mes genoux, je le carressai et j'obtins qu'il y resta couché. Il refusa d'abord toute nourriture; je pris le parti d'ouvrir de force sa petite gueule et d'y introduire de la chair fraîche de singe, coupée en très petites bouchées. Les premiers morceaux avalés mon tigre y prit goût et s'en régala copieusement; pour suppléer au lait de la mère, car le pauvre petit ne devait pas être sévré encore, je délayai un jaune-d'œuf dans un peu d'eau sucrée tiède. Il but sans se faire prier et dès lors mon pensionnaire grandit, se porta à souhait, et finit par oublier entièrement sa nature sauvage; il arrivait à mon premier appel, sautait sur mes genoux, me faisait mille caresses et me suivait comme un chien. Le difficile était de me procurer de la chair fraîche quand mes fils n'étaient pas là; d'abord un singe suffisait pour plus d'un jour, mais l'appétit grandissait en raison de la taille; bientôt il dévora un grand singe roux en quarante-huit heures, et presque tout le produit des chasses de la famille Maximilien était dévoré par mon tigre.

J'étais fière vraiment de mon élève, il était charmant, sa robe fauve semée de rosaces noires était

magnifique ; on eut dit le plus beau velours, sa queue annelée balayait la terre, son regard n'avait rien de sauvage, ses oreilles étaient petites, rondes du haut, noires, avec une petite étoile blanche. Ses mouvements souples et gracieux, ses allures calines et caressantes, le faisaient aimer de tous ceux qui le voyaient, aussi m'y était-je attachée.

Un employé de la société témoigna à Léon le désir d'en faire cadeau à la femme d'un ami. J'ai la faiblesse de ne savoir rien refuser à mes enfants, et me privai de mon beau tigre. La dame à qui on le donna était avare, elle trouva que le pauvre animal coutait trop à nourrir ; elle le laissa mourir de faim. Cependant, à cette époque on pouvait se procurer la viande fraîche à Porto-Alègre où demeurait la dame à quinze centimes la livre.

Les colons arrivaient en masse ; la colonie les nourrissait pendant les six premiers mois, leur fournissait les outils nécessaires au défrichement et à la culture ; aux plus pauvres elle procurait même des sacs pour les remplir avec des feuilles de maïs et servir de couette, des couvertures et les bidons de ménage indispensables. Ces avances étaient remboursables après



terme de deux ans, augmentées d'un intérêt de douze pour cent. Les cinquante hectares de terre que comportait une colonie devaient être payés la cinquième année, quinze cents francs, avec addition d'un intérêt de six pour cent. Les colonies du gouvernement contenaient soixante dix hectares, ne se vendaient que neuf cents francs, et encore, je ne crois pas, qu'il y ait d'exemple que jamais le prix en ait été réclamé.

Insensiblement tous les célibataires s'en allèrent chercher fortune ailleurs; les familles seules, qui chargées d'enfants ne pouvait quitter la colonie, y restèrent.

Il est possible que dans un avenir lointain on parvienne à créer des routes qui mettent la colonie de St<sup>e</sup> Marie de la Solitude, en communications faciles avec des centres de population. Alors le sort des colons sera prospère et leurs récoltes leur donneront le bien être. Jusque là, malgré l'extrême fertilité du sol, les travailleurs, contraints d'en céder les produits à vil prix, resteront misérables. Je n'accuse pas la société d'être cause des obstacles qui s'opposent à la prospérité de la colonie; les trois actionnaires y ont mis leurs fonds de confiance, ils ne

connaissaient ni les terres concédées, ni leur emplacement; c'était le comte de Montravel qui avait obtenu la concession et qui avait engagé dans l'affaire trois bailleurs de fonds, qui, malgré les subsides que leur accorda l'état, y feront des pertes sensibles et certaines.

Je me demande pourquoi on ne commence pas les défrichemens aux bords des grandes eaux navigables qui vont à la mer, pour les reculer de là jusques dans l'intérieur, au lieu de transporter des malheureux au-delà de ces inaccessibles montagnes, où leurs labeurs les laissent pauvres et où ils sont obligés de détruire tant de bois précieux, qui ailleurs serait un commencement de fortune.

A propos de bois, je me rappelle combien me parut admirable l'œuvre de la providence dans une découverte que firent des colons.

Il y a dans la forêt un arbre superbe, ses feuilles ont le corpsé et le brillant de celles du camélia, c'est une espèce de mancenillier, nommé *mataol* au Brésil. Une entaille faite à son écorce en fait découler un suc laiteux, qui, s'il atteint la peau occasionne une cuisson et une gonflement douloureux et qui, touchant

aux yeux rend borgne ou aveugle, de manière que pour l'abattre sans danger, il faut commencer par le saigner ou le dépouiller de son écorce ; un allemand pour avoir négligé cette précaution, a perdu un œil.

Mais toujours à côté de l'arbre vénéneux s'en trouve un autre qui d'aspect extérieur lui ressemble beaucoup ; lui aussi a un suc laiteux dans son écorce et que la moindre incision en fait sortir, et ce suc appliqué sur la partie enflammée et souffrante, par le contact du lait du mataol, y enlève spontanément gonflement et douleur. J'ai vu faire l'expérience et une fois de plus je me suis inclinée avec amour et respect devant les secrets de cette bienfaisante nature, qui à chaque pas, à chaque instant révèle l'existence et la bonté de son auteur.

Maintenant il est de fait que ceux qui s'imaginent que la colonisation au Brésil n'offre que de minces avantages, sont dans l'erreur.

Une colonie belge, par exemple, dirigée par des belges, dans la province de St. Pierre Rio-Grande du Sud, où le climat est doux et sain, et à proximité d'un fleuve, serait un élément sérieux de prospérité pour les colons, et par la suite un débouché avanta-

geux pour les produits industriels de la Belgique.

Le colon jouit au Brésil d'une protection efficace et réelle de la part du gouvernement pour peu qu'il la réclame, est exempt, pendant longues années, de toute charge, de toute imposition ; libre dans la plus grande acception du mot, récoltant beaucoup d'un travail peu pénible. Je ne sache pas de contrée qui offre les avantages et la perspective de bien être qu'on trouve au Brésil.

Il est fâcheux que le gouvernement confie l'administration de toutes ses colonies, à des allemands, militaires licenciés de troupes étrangères, employées par le Brésil il y quelque huit ans, si je ne me trompe.

Ces directeurs ont pour devise : s'enrichir à tout prix et le plus vite possible. Aussi tout gain leur est bon, et n'admettent l'illicite en rien de ce qui arrondit leur bourse. La prospérité et les intérêts des colons ne les préoccupent guère ; ils les pressurent impunément et tant qu'ils peuvent, contrôlés simplement par un inspecteur qui n'inspecte rien.

Exemple.

Il y a quatre ou cinq ans, Monsieur Ferraz, alors Président de la province St. Pierre et résidant à Porto-

Alègre, qui en est le chef-lieu, voulut, avec l'assentiment du gouvernement Brésilien, fonder une ville nouvelle, qu'on devait appeler Novo Petropolis.

Un grand territoire, non loin du Jacuhi, fut affecté à la réalisation de ce projet. — On y donnait à chaque famille d'immigrants soixante-dix hectares de bois vierge, moyennant neuf cent francs, et en outre un terrain à bâtir sur l'emplacement où on voulait élever la ville.

Un ex-prêtre espagnol, fut placé comme directeur à la tête de l'entreprise.

En moins d'une année le directeur avait dépensé deux cent quarante mille francs des deniers de la province et de l'état.

Nonobstant cela, le gouvernement fut assailli de réclamations des fournisseurs, qui ayant livré au directeur des outils et des vivres pour les colons, ne pouvaient obtenir le paiement de leurs fournitures.

Naturellement l'ex-prêtre fut mis en demeure de justifier l'emploi des sommes qu'il avait reçues. — Il répondit par un brillant exposé de travaux exécutés, de rues bien bâties, d'une église même qu'on était en train d'achever. — Rien de tout cela n'était vrai ; une

maison en bois où s'abritaient les ouvriers et où on serrait les outils, était avec la tente du Directeur les seules constructions de la colonie. Les colons, presque tous français, l'avaient quittée, parceque ne recevant pas la nourriture à laquelle ils avaient droit pendant les premiers mois, ils se trouvaient en danger de mourir de faim.

Le gouvernement eut vent, sans doute de la fausseté du rapport du directeur de Novo Petropolis, et envoya l'ordre à l'inspecteur général des colonies de se rendre sur les lieux pour s'assurer de l'état des choses. Cet inspecteur était un ancien journaliste, homme de beaucoup d'esprit, mais d'une paresse exemplaire, de manière qu'avant d'être à mi-chemin de Novo Petropolis, la route lui parut exécrable, l'hospitalité de quelque hutte isolée plus cordiale que confortable, et en homme qui adore ses aises, il tourna bride et revint à Porto-Alègre. Il certifia néanmoins au gouvernement que les rapports du directeur étaient exacts en tous points.

Peu de tems après la vérité fut connue. Le directeur fut appelé pour rendre compte de sa conduite. Il se trouva que les quatre-vingt contos de Reis (240,000 fr.)

avaient été dépensés presque en entier pour son usage particulier. On le mit en prison en attendant qu'on lui fit son procès ; l'incurie de l'inspecteur ne fut ni puni ni blâmée.

Léon fit pendant huit mois l'intérim des fonctions de ce directeur. Il les quitta pour se préparer à passer son examen comme géomètre-arpenteur ; son diplôme obtenu il fut attaché en cette qualité au gouvernement Brésilien.

J'ignore complètement en ce qui concerne la politique des nations, pour savoir au juste sur ce qu'un gouvernement peut ou non autoriser : que cet aveu fasse excuser la hardiesse d'émettre une idée peut-être irréalisable.

A l'extrême frontière du Brésil, contre les républiques argentines, fut jadis une colonie florissante, fondée par des membres de la société de Jésus. L'emplacement se nomme encore terre des missions. — Quand les jésuites furent expulsés du Brésil, beaucoup de colons quittèrent la colonie et le petit nombre qui y resta fut dispersé par des hordes d'Indiens ou par les gens sans aveu qui surgissaient de l'autre côté de la frontière où presque chaque mois amenait une révolution nouvelle.

Plusieurs fois on essaya de repeupler ces terres, mais toujours les colonies à peine formées, en trop petit nombre pour se protéger elles-mêmes, furent dévastées par les sauvages ou par des vagabonds de la civilisation.

Cependant ces terres que le Brésil veut *donner*, sont admirablement situées à proximité de grandes rivières, elles sont parfaitement défrichées, très fertiles, et le climat y est d'une salubrité proverbiale. — En peu d'années s'y formerait une riche colonie, si elle pouvait être protégée contre les pillards et les malintentionnés de toutes espèces.

Le gouvernement Brésilien est dans l'impossibilité de garantir cette indispensable protection. L'armée du Brésil compte à peine dix mille hommes de troupes, qu'elle récrute à grands renforts de moyens extrêmes. Le gouvernement n'en saurait distraire le nombre de soldats voulus pour les envoyer à mille lieues de la capitale, soutenir des exploitations, qui pendant quelques années seraient d'un mince rapport pour l'état. Donc, si on concédait les terres des missions pour en faire une colonie Belge, il serait logique, ce me semble de permettre en même tems à



la Belgique, d'entretenir sur les lieux un régiment belge, pour veiller à la sureté de ses nationaux. Ce régiment que le gouvernement Belge solderait d'abord en entier, le serait plus tard, en partie par les colons, et puis pour stimuler le zèle du soldat, rien n'empêcherait de donner à chacun d'eux un lopin de terre, pour occuper ses heures de loisir et le faire songer moins à la patrie lointaine.

On m'assure que le gouvernement Brésilien ne consentirait pas à la présence d'un régiment Belge sur son territoire. — Il me semble que les Brésiliens qui en tout, se hâtent lentement, seraient, après réflexion, d'un avis contraire.

Le sud, trop éloigné du centre du gouvernement, se constituera tôt ou tard en petits états qui se déclareront indépendans. Déjà il s'en est fallu de peu que la Province de St-Pierre ne réussisse dans sa tentative de séparation d'avec le reste de l'empire.

Or les soldats Belges réputés pour leur bonne foi, pour leur fidélité et leur attachement au souverain, seraient non une menace, mais une sécurité pour conserver la colonie Belge dépendante de la couronne du Brésil, et garder la frontière du Sud contre tout envahissement.

Après cela, ainsi que le Brésil, a pris des troupes prussiennes à sa solde, ne pourrait-il en faire de même pour un régiment Belge, si toutefois nos institutions permettent la chose?

Mais hélas ! si la question doit être résolue par voie diplomatique, la génération actuelle n'en connaîtra pas le résultat.

On ne peut se faire une idée des lenteurs du gouvernement Brésilien ; des années se passent parfois, avant qu'il se décide à prendre la plus insignifiante décision.

Que les partisans du régime constitutionnel me pardonnent, si je ne puis m'empêcher de voir en lui, la cause unique du peu de chemin que fait le Brésil en plusieurs branches du progrès social. A ce jeune état, un gouvernement représentatif me fait l'effet d'une main de nain, gantée du gant d'un géant.

Grâce à la marche boiteuse des travaux du corps législatif, les abus des administrations ne sont presque jamais réprimés et les lenteurs judiciaires équivalent souvent à des dénis de justice.

Seul un prince à la volonté ferme, connaissant les besoins de son pays et les aptitudes de son peuple,

pourrait, en disposant d'un pouvoir sans contrôle, pousser le Brésil en peu d'années dans une voie avancée de bien être et de progrès. Aujourd'hui l'empire Brésilien a la triste perspective de rester bien longtemps encore tributaire de l'industrie européenne, même pour les objets de première nécessité.

J'ai la conviction que Don Pedro II, l'empereur actuel, ferait comme monarque absolu, la grandeur intellectuelle, artistique et commerciale de son empire. Il réunit les qualités du souverain paternel, du sage législateur, de l'homme de cœur, de tact, d'énergie et d'intelligence.

Malheureusement il a les mains liées par la constitution, et les hauts fonctionnaires n'ont garde de se prêter à provoquer un ordre de choses qui mettrait fin à des gaspillages chroniques.

Dans le peuple, une défiance jalouse de tout ce qui n'est pas Brésilien, rendra longtemps infructueux le meilleur vouloir, les plus judicieux conseils et le plus loyal concours des étrangers.

Si la Russie et l'Amérique du nord en avaient agi de même, où en seraient aujourd'hui leur prospérité et le rang qu'ils tiennent dans la civilisation ?

Mais il faut tout dire : à l'exception des membres des diverses légations, les étrangers qui se sont abattus sur la capitale du Brésil, le plus grand nombre, d'entre eux se dérobaient à l'action de la justice de leur pays et nantis de leurs seuls mauvais instincts, n'étaient guère propres à se concilier la confiance et l'estime des Brésiliens.

La majeure partie font fortune en peu d'années, Dieu seul, parfois, sait comment. Cette bohème venue de partout, recule devant les seuls moyens qui offrent le danger de la mettre aux prises avec la justice Brésilienne, trop bienveillante pourtant pour n'être pas aisément dépistée.



## VII.

Mes fils dégoutés de l'exploitation des terres dont le produit était nul, faute de débouché facile, résolurent d'abandonner définitivement la colonie. Je cédai notre terrain défriché, la hutte et ses dépendances au magasinier de la société qui venait de prendre femme.

En attendant de me rendre à Porto-Alègre, la famille Nunez m'offrit une hospitalité que j'acceptais avec plaisir. Ces braves gens, comme toujours, me traitèrent avec une considération et des égards qu'on ne rencontre pas toujours chez les personnes du monde.

Un jour je leur demandai la raison de la déférence qu'ils me témoignaient. C'était à diner ; plusieurs

femmes de colons mangeaient là dans des gamelles qu'elles tenaient sur leurs genoux, pour moi on avait improvisé une table, on l'avait couverte d'une toile blanche et on m'y servait dans une assiette qu'on changeait à chaque plat. Je fis observais au fils de M<sup>me</sup> Nunez que la manière dont on me servait devait blesser les autres convives.

— Ce ne sont que des femmes, répondit-il.

— Et moi, que suis-je donc ?

— Vous, mais vous, vous êtes une dame, il n'y en a pas d'autre dans la forêt.

— Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

— Vos manières, celles de vos fils, beaucoup de choses que je ne saurais expliquer. Ce fut Miguel qui vous vit le premier le jour qu'il alla à la recherche d'un cheval perdu, il dit à ma mère ce qu'il pensa de vous autres ; ma mère alors alla vous visiter. Sans votre consentement elle emporta votre linge sale, elle le blanchit ici, et se promit bien de ne jamais vous laisser dans la nécessité de faire une besogne à laquelle elle était certaine que vous ne vous entendiez pas trop.

Cette excellente femme s'était tenue parole. Quoi-

qu'à une grande distance de chez moi, elle y vint périodiquement, pour m'épargner tout travail grossier et me rendre mille services.

Elle arrivait ordinairement armée, le fusil sur l'épaule et le couteau de chasse au côté. Une fois elle vint sans armes, parceque, disait-elle, elle ne trouvait jamais l'occasion de s'en servir.

Le surlendemain elle me raconta, que l'avant-veille, en revenant de chez moi, elle s'était trouvée dans une petite picade, face à face avec un lion, mais que l'animal s'était courtoisement retiré pour lui laisser le passage libre.

Le lion d'Amérique n'a pas de crinière, il ressemble à la femelle du lion d'Afrique. Il n'attaque jamais l'homme, on prétend même que son courage est douteux; j'eus la chance, en flanant dans le forêt, d'en voir un sur ma route. J'avais avec moi, pour toute société et pour toute défense, Fritz, mon chien noir, et avançais en regardant à terre, précaution indispensable dans la forêt pour ne pas s'y étendre tout son long, sans le vouloir. Fritz se plaça devant moi, et voulait évidemment attirer mon attention, par de petits aboiements secs dirigés vers notre droite, je



suivis la direction de son regard et je vis le lion, non loin d'un arbre sur lequel gambadait un singe. Certes j'eus peur, je m'arrêtais court, je crois même que je tremblais visiblement. Le chien était entre le lion et moi ; le fidèle animal nous regardait alternativement et son regard intelligent me demandait un ordre : je ne savais que faire, j'étais terrifiée. Le lion enfin nous regarda d'un air candide et prit lentement vers un fourré où il disparut. Je m'en voulais de ma frayeur qui me mettait dans un danger réel, car si le lion eut été méchant, il ne me serait pas venu à l'esprit de me faire défendre par mon chien, n'eut-ce été que pour avoir le temps de me sauver pendant que les deux animaux eussent été aux prises. Je n'avais plus une idée saine dans ce moment d'angoisse et de peur mortelle.

Après un mois d'attente le directeur de la société, mit à ma disposition deux guides et quatre mules, pour me conduire jusqu'au Jacuhi, d'où un bateau-à-vapeur partait chaque semaine à Porto-Alègre.

Nous fîmes une halte à cette terre de l'Harmonie, d'où le propriétaire avait expulsé l'administration de la société Montravel. La maison tombait en ruine ; la

chambre que j'avais occupée restait seule debout ; le nègre qui gardait la propriété, y logeait.

Le noir vint nous apporter des oranges et du manise, pour complément aux humbles provisions qui devaient composer notre diner. Je m'assis parmi les décombres qui faisaient paraître la solitude plus sévère et la terre moins jeune. Les ruines sont choses rares au Brésil, ce sont les seules que j'y ai vues. En les regardant je comparai involontairement ces ouvrages de l'homme qui durent si peu, avec ces vastes forêts que je venais de traverser, que le tems rend plus belles et plus majestueuses, pendant qu'il détruit tout ce que l'homme s'attache à rendre durable.

Notre repas fini et nos bêtes reposées un peu, nous reprîmes à travers les bois, jusqu'à une jolie habitation où nous arrivâmes à la tombée de la nuit. Cette maison était celle d'une famille espagnole. Deux charmantes demoiselles, les aînées de la famille y tenaient un pensionnat pour jeunes filles. Quoique entièrement isolée, et dans un quasi désert, leur institution était très suivie, les institutrices avaient un savoir réel et enseignaient à merveille. Les élèves étaient là en famille, toutes étaient gaies,

toutes paraissaient heureuses. Ce fut avec plaisir que j'acceptai pour la nuit, l'hospitalité de la famille Pedroso. Avec un tact parfait, on me rendit la soirée si agréable que j'en oubliai ma fatigue et me couchai très tard. Il n'y a pas d'instances qu'on ne me fit le lendemain pour m'engager à passer là quelques jours : mais un ex-directeur de la société, gros négociant aujourd'hui, prévenu de mon arrivée, venait me prendre au bateau à vapeur et il eut été peu poli de ma part de lui laisser faire une course inutile.

Je quittai donc la famille Pedroso, en nous promettant mutuellement de nous revoir. Les événemens, hélas ! disposent de nous. Je n'ai plus revu ces amis d'un jour, et cependant leur souvenir n'est pas le moins agréable de ceux qui me restent du Brésil.

Le plus âgé de mes deux guides, mulâtre au service de la société, tâchait d'abrégér les ennuis d'une route longue et peu facile, par des histoires locales, partant pleines d'intérêt et d'actualité. Non loin de l'Harmonie il me montra les vestiges d'une hutte, dans laquelle sa mère avait été tuée par les bougres, qui après avaient pillé la petite habitation, et emmené

les deux jeunes sœurs de mon guide. Lui, alors enfant de dix ans s'était sauvé dans la forêt et y vécut pendant trois jours de quelques fruits sauvages. Quand il revint à la hutte maternelle il se trouva seul au monde : jamais il ne sut quel avait été le sort de ses deux petites sœurs.

On ne connaît pas la résidence des bougres ; on suppose qu'ils habitent le nord du Brésil. Allant entièrement nus, ils ne pourraient supporter le froid des hivers dans les contrées du sud, où jamais ils n'ont été vus qu'en été. Étrange chose que le cœur humain ! j'avais attendu avec impatience l'instant de quitter la forêt, et à peine l'avais perdue de vingt quatre heures que je la regrettais. Je me demandais comment je pouvais m'éloigner de tant de choses si grandement belles.

Les bois d'Europe, percées de routes droites et commodes et d'aristocratiques avenues, dont les arbres émondés et taillés font l'effet d'un paysage peint, sont si petits, si mesquins, comparés à cette nature telle qu'elle sortit des mains du créateur, que même aujourd'hui, que trois mille lieues m'en séparent, il me prend des envies féroces de traverser l'Océan.

Mais, c'est que les bois vierges vous attirent d'abord

et vous attachent ensuite, de même que l'absence fait oublier les défauts d'un objet aimé pour ne nous laisser que le souvenir des qualités qui nous le rendait cher ; il en est-il des grands bois du Brésil ; ceux qui les ont habités, voudraient les revoir, même au prix de quelque danger et de mainte privation. Leur pensée se reporte toujours vers ces forêts où les grands arbres ne semblent former qu'une seule famille, unis qu'ils sont par d'innombrables lianes, dont les gracieuses guirlandes, au temps de leur floraison, donnent à la forêt un air de fête continu. Il arrive aussi que parfois elles désespèrent le défricheur qui souvent est obligé, à cause d'elles, d'abattre une douzaine d'arbres quand il ne lui en fallait qu'un, auquel les lianes avaient attaché les autres par leurs sommets.

A Porto-Alègre, Monsieur Delarue eut la bonté de m'offrir un logement, que, provisoirement j'acceptai. M. Delarue, homme aimable et généralement estimé, possède un trésor dont l'existence est révoquée en doute, par presque tous ceux qui ne sont pas amoureux à l'excès. Cette chose rare est tout simplement une femme accomplie. Madame Delarue, incontestablement belle, jeune, instruite, pleine de tact,

de goût et de cœur, est en même tems, une épouse charmante et une parfaite ménagère. Rien dans la maison n'échappe à sa constante surveillance; tout s'y fait par ses ordres, elle s'occupe des moindres détails, mais avec tant de raison, avec tant d'aménité que ses domestiques l'adorent. — Levée avec le jour, son mari la trouve au premier déjeuner (à sept heures) en élégant peignoir de mousseline, entourée de ses trois beaux enfans aussi soignés qu'elle même.

Quoiqu'elle surveillant l'office et la cuisine, on la trouve toujours dans une toilette convenablement adaptée aux heures de la journée. Jamais un visiteur ne la surprend avec une de ces mises négligées ou mal propres, avec lesquelles on trouve les visites gênantes au point de ne pas toujours savoir dissimuler la contrariété qu'on en éprouve. — Jamais un désordre, jamais un meuble endommagé, ne se voyaient dans la vaste maison de Madame Delarue. Tous ceux qui connaissaient cette femme, l'aimaient, et, chose rare, son mari l'appréciait. — Monsieur Delarue était allemand, sa dame était née au Brésil, de colons également allemands. — Ce ménage devait donner des velléités de

mariage aux plus égoïstes, aux plus froids célibataires des deux sexes.

Après avoir quitté Madame Delarue, je passai quelques semaines dans la famille d'un docteur allemand, à laquelle j'avais promis une visite depuis mon arrivée au Brésil. Le docteur Einzelmann était le médecin en vogue de Porto-Alègre; il avait épousé une Brésilienne très-jolie et, qu'à la lettre il adorait. Son violent amour avait résisté à six années de mariage; il semblait même augmenter encore. Mad. Einzelmann n'avait que vingt trois ans, aimait le monde où elle était admirée; son mari quoique d'une santé faible et malgré les fatigues de son état l'accompagnait partout sans objection, même aux bals où certes ils ne dansait que pour être agréable à sa femme.

Je ne sais si M<sup>me</sup> Einzelmann partageait toute sa passion; elle était peu démonstrative. Au demeurant si elle n'était pas folle de son mari, elle avait pour lui une affection sincère et profonde; sa conduite comme femme, était exemplaire, et ne donna prise à l'ombre d'une médisance. Elle recevait peu de monde; jamais d'hommes que ceux qui accompagnaient leurs femmes. Je crois qu'en agissant ainsi

elle voulait ménager la susceptibilité du docteur, qui cependant, tout en ne vivant que par et pour sa femme ne se montrait guère jaloux.

On ne saurait que difficilement se faire une idée de l'immense tendresse que M<sup>r</sup> Einzelmann avait pour elle. Rien ne lui semblait trop cher de ce qui pouvait embellir et rendre confortable l'appartement qu'occupait son idole. Leur chambre à coucher était somptueuse ; partout de grandes glaces y reproduisaient à l'infini l'image de cette femme bien-aimée. Sur le lit, un chef-d'œuvre d'ébénisterie, était richement gracieux dans son ensemble de batistes, de satins et de dentelles. Cette chambre était un nid ravissant de bon goût et d'élégance.

Les domestiques de la maison, tenue sur un grand pied, étaient des esclaves, qui semblaient faire partie de la famille. Le docteur et sa femme les traitaient avec une bonté qu'on ne trouve pas toujours chez les maîtres servis par des blancs libres. Leur bienveillance était si connue qu'il ne se passait guère de jour, qu'un esclave qui devait être vendu, ne vint les supplier de l'acheter. Souvent ils cédaient à un mouvement de pitié, pour un noir qu'ils croyaient



malheureux. C'est ainsi qu'un jour, une boulangère, cliente du docteur, voulait vendre une negresse, bonne cuisinière, mais d'une incorrigible insolence. L'esclave eut été heureuse de changer de maître, n'était qu'elle avait deux enfans que la boulangère voulait garder. La négresse souffrait d'autant plus de cette prochaine séparation, qu'elle connaissait le peu d'indulgence de sa maîtresse à l'endroit des jeunes esclaves. Elle parla de son chagrin au docteur ; celui-ci consulta sa femme qui bonne et compatissante, lui conseilla d'acheter les trois esclaves, si on voulait les lui vendre. La boulangère ne voulut céder que la mère et sa petite fille de deux ans, que les époux Einzelmann achèterent. Cette esclave n'avait pas la soumission des autres nègres, mais elle était fidèle et attachée à ses maîtres. Quand je la vis, sa petite fille avait cinq ans ; elle avait la couleur du café brûlé, et excepté sa chevelure laineuse elle n'avait aucun trait caractéristique de la race nègre. Cette petite négresse était pour ainsi dire, élevée avec les enfans de la maison. M<sup>me</sup> Einzelmann prenait plaisir à lui donner des robes claires pour les jours fériés ; plusieurs fois elle avait refusé de vendre la petite maurieaude, même à un prix beaucoup au-dessus de ce qu'elle valait.

## VIII.

J'étais encore l'hôtesse de la famille Einzelmann, quand je fis la connaissance de Monsieur le baron d'Ornano, vice-consul de France à Porto-Alègre. De cette époque là, datent toutes les chances heureuses que mes fils et moi rencontrâmes au Brésil.

La Belgique n'a pas de consul à Porto-Alègre. Depuis six ans que le baron d'Ornano y résidait, il était la providence tutélaire des Belges qui s'y trouvaient. Il aidait de sa bourse, de ses conseils et de son influence; sa délicate bonté sans exemple, n'était égalée que par le plus noble désintéressement.

Sa protection fit régulariser les positions de mes fils, qu'il aida à se mettre en mesure de passer les examens voulus de géomètres-arpen-teurs. Entretems il obtint que Léon qui dessine assez bien, fut employé à faire le plan de plusieurs villes de l'intérieur, pour la présidence de Porto-Alègre.

M<sup>r</sup> d'Ornano vivait depuis plusieurs années avec sa sœur. Celle-ci, prise de nostalgie, retourna en Corse. Le consul alors se trouva seul dans une maison immense et me pressa d'accepter un logement chez lui en attendant mon départ pour l'Europe.

J'usais pendant plusieurs mois de l'hospitalité du baron d'Ornano. Jamais, pendant tout ce tems, il ne se départit de ses procédés délicats et bienveillants. Un caractère aussi égal que le sien est chose rare ; j'en ai rencontré bien peu. Il m'honorait du respect du fils pour sa mère : affable et prévenant, il était toujours disposé à m'accompagner. Il me présentait à ses amis avec des paroles si flatteuses qu'elles m'embarassaient. Enfin, M<sup>r</sup> d'Ornano offrait le type parfait de ces gentilshommes de vieille souche, chez qui l'urbanité et la politesse étaient inhérentes à leur nature et qui se souvenaient sans cesse que : Noblesse oblige.

Un soir, présentée par le Consul, j'eus l'honneur d'être reçue par le Président, gouvernant la province de St-Pierre. C'était un homme doux, simple, quoique savant, et d'une politesse parfaite. C'est à l'estime qu'il professait pour M<sup>r</sup> d'Ornano, que mes fils ont dû sa bienveillante protection.

J'étais a Porto-Alègre pendant la semaine Sainte. Les personnes qui assistaient aux services du culte catholique paraissaient ne pas avoir conscience de leur action. Le Jeudi-Saint quand en Europe dans les églises où le Sainte sépulcre est représenté, on voit les fidèles qui le visitent, prier recueillis, dans l'ombre où on laisse l'église, modestement vêtus et s'identifiant avec les saints mystères de la passion, au Brésil les églises sont en fête ce jour là. Leur illumination éblouit : les portes ouvertes toutes larges, laissent entrer les bruits du tumulte de la rue. Les dames en resplendissantes toilettes se font remarquer par l'échancrure de la robe, qui découvre les épaules. Les bras nus et coiffées en cheveux, elles semblent prêtes pour le bal. Elles s'asseyent à terre, quoique somptueusement vêtues. Quelques unes se placent sur les marches de l'autel, le dos tourné au tabernacle : là

elles causent, elles rient, elles mangent des sucreries, et certes pas une ne songe à la solennité du jour, à laquelle certes elles ne comprennent rien. Pour elles, l'église est, ce jour là, un lieu de réunion, où l'on trouve ses connaissances, où l'on étale une robe de soie neuve, où on s'arrange pour se revoir aux processions du Vendredi Saint et à celle de la résurrection. Cette dernière se fait la nuit du Samedi au Dimanche de Pâques. Personne ne se couche pendant cette nuit. — La procession sort à minuit et rentre à quatre heures du matin ; une foule immense l'accompagne. Les fenêtres des maisons par où elle passe, sont ouvertes et garnies de spectateurs. De tous les points de la ville partent des fusées et des pièces d'artifice : c'est vraiment l'expression de la joie que doit faire éprouver la résurrection du Sauveur. Pourquoi les douloureux mystères de la mort du Redempteur, n'y sont pas si bien compris ? Serait-ce parceque les Brésiliens, avec la naïveté de l'enfance, ont horreur des émotions tristes ?

Le deux Novembre, jour des morts, tout Porto-Alègre prend le deuil ; il n'y a pas de famille, dont un membre ne repose au cimetière. Toutes le visitent ce

jour là. On y porte des fleurs, des guirlandes, des arbustes pour orner les tombeaux.

Ce cimetière, distant d'une lieue de la ville, est admirablement situé sur une hauteur qui domine les environs, et parfaitement tenu. Hors de ses murs est une espèce de fumier où on enterre les noirs. Ils y sont mis en terre sans cercueil, enveloppés simplement dans un morceau d'étoffe et parfois même sans ce pauvre accessoire. On voit par ici et par là des chiffons qui la terre ne recouvre pas en entier ; ce sont les linceuls des cadavres dont la fosse ne fut pas creusée assez profonde.—Encore là, dans la mort, l'égalité est niée par l'homme; seule le signe de la rédemption semble la proclamer. Au centre de ce cloaque impur, est plantée la croix, comme elle l'est dans l'élégant cimetière des blancs; là, plus qu'ailleurs elle est l'emblème de la dernière espérance, à laquelle elle paraît répondre en étendant vers tous ses bras tutélaires.

Dans le cimetière des blancs se voit un beau mausolée en marbre, élevé par une mère à la mémoire d'un fils unique, mort à Paris, pendant qu'il y finissait ses études. La mère traversa la mer pour aller chercher

le corps de son enfant. Le monument qui atteste sa tendresse et ses regrets fait l'admiration des visiteurs du funèbre enclos. Un magnifique chevrefeuille le couvre en partie, je me permis le 30 mars 1860, d'en détacher une petite branche que je conserve encore.

A Porto-Alègre s'exerce une singulière industrie. On y voit fréquemment un homme, tête nue, les épaules affublées d'une grande pèlerine, souvent blanche et une bourse à la main, aller de porte en porte quêter pour rassembler de quoi remplir le vœu, qu'il prétend avoir fait, de faire dire une messe, soit en action de grâce pour une faveur céleste, soit à une intention quelconque. Presque toujours l'individu, on le sait, on est persuadé que sa collecte ne sera pas affectuée le moins du monde à une œuvre pie, et pourtant chacun lui donne, sans avoir l'air de douter de sa bonne foi.

Grâce à l'influence de M<sup>r</sup> le baron d'Ornano et à ses bontés pour nous, l'avenir de mes fils était sur le point d'être assuré contre toutes les éventualités de l'émigration ; le cadet allait épouser une jeune Allemande, qui j'espère m'aura remplacée auprès de lui. L'aîné avait la perspective d'être occupé dans

une délimitation de terrains vierges, pendant des mois, peut-être pendant deux années, de manière que ma présence n'étant indispensable ni pour l'un ni pour l'autre, je m'occupai sérieusement de mon départ, que M<sup>r</sup> d'Ornano encore, voulut bien faciliter.

J'avais reçu tant de preuves de sympathies à Porto-Alègre, j'avais trouvé tant de bienveillante amitié dans quelques familles, qu'il était de mon devoir d'aller leur faire mes adieux.

Ces adieux me prouvèrent une fois de plus que je quittais de vrais amis et de ces cœurs dévoués dont le type se perd en Europe.

Léon avait connu à Novo Petropolis un Marseillais que des embarras d'affaires, momentanés, avaient amené au Brésil. M<sup>r</sup> R... avait laissé à Marseille une femme charmante et deux fils. Etant venu en gentilhomme, le défrichement des soixante-dix hectares de bois vierge qui lui furent cédés, dépassa ses forces, il abandonna son exploitation commencée, et vint s'associer à Porto-Alègre, avec un vieux marchand de vins français qui possédait un petit capital. Ils établirent un restaurant qui marchait assez bien, et où mes fils logeaient alors. — Ce fut à M<sup>r</sup> R... que



je fis mes premiers adieux. Il me chargea d'une lettre pour sa femme, pour le cas où je passerais par Marseille. Il était très-ému en me faisant plusieurs recommandations relatives à sa famille. M. R... était un joli homme, qui se faisait aimer de tout le monde, et pouvait avoir quarante ans; de caractère il n'en avait que vingt, et de ce côté je crains bien qu'il ne vieillisse jamais. Après tout la jeunesse de cœur est-elle toujours un mal ?

Le cuisinier du restaurant était un Liégeois, véritable Mayeux, il se nommait Matthieu. Je l'avais trouvé cuisinier de la société quand je vins la première fois à l'Harmonie; plus tard Léon l'employa aux mêmes fonctions à Novo Petropolis.

Le pauvre Matthieu avait une funeste passion pour la cayas et il était insupportable quand il avait bu. Dans l'ivresse il se croyait un homme d'importance; il allait en trébuchant trouver Léon et lui disait invariablement : — M. Léon je viens vous prier de faire mon compte, un homme comme moi ne doit pas prodiguer son travail pour ce que je gagne ici.

— Bien bien, répondait alors Léon, je vais m'en occuper, ce sera fait demain.

Le lendemain, Matthieu dégrisé, accostait Léon, souriant d'un air penaud, tenant sa casquette d'une main et labourant de l'autre son épaisse chevelure noire en attendant qu'on lui adressât la parole.

— Que voulez-vous, Matthieu ? demandait enfin mon fils.

— Mr Léon, je crois que j'ai dit encore des bêtises hier soir, j'espère que vous n'y pensez plus.

Léon riait et tout était dit. Il lui eut été impossible de punir Matthieu, qui après tout était bon enfant et qui de plus était un compatriote.

Matthieu me donna une lettre pour son père, qui était mort quand je revins en Belgique.

Non loin de Porto-Alègre, une famille, sarde, si je ne me trompe, habitait une jolie maison entourée d'arbres, au bord d'une rivière. Elle se nommait de Léoba. Une charmante petite fille, appelée Isoline était leur unique enfant. De Léoba était tout bonnement un gros marchand de moutons, pour qui tout homme était un frère, qui ne croyait pas posséder légitimement deux sous, quand ces deux sous pouvaient soulager la misère d'un nécessiteux. Il s'était enthousiasmé pour Garibaldi, lors du séjour au

Brésil, du grand agitateur ; celui-ci alors était gêné d'argent ; De Léoba n'en ayant jamais en réserve, vendit trois nègres et offrit le produit de la vente à son héros. Le marchand n'avait donc conservé qu'un seul noir, ce qui obligeait le maître de partager souvent la besogne de l'esclave.

Quand je fus prendre congé de ces bonnes gens, De Léoba me pria de ne pas refuser le petit cadeau que lui et sa femme étaient intentionnés de me faire, afin que je ne les oubliasse pas de sitôt.

— Je vous mettrai la chose dit-il, sur le bateau à vapeur et si vous vous arrêtez à Paris vous jouirez de l'admiration des parisiens.

Je ne devinais pas la nature du présent qu'on me destinait. Je voyais que mes fils s'efforçaient de ne pas rire en nous regardant. Enfin, De Léoba me dit qu'il avait élevé un bœuf qui était resté tout petit, auquel il était poussé quatre cornes, et qui bien apprivoisé me suivrait comme un chien ; ce qui répétait-il, me ferait suivre par la foule dans les rues de Paris.

On conçoit que tout en appréciant la bonne intention de l'éleveur du bœuf, j'étais excusable de

céder au fou rire qui me prit. Je me voyais me promenant dans Paris suivi de la bête à quatre cornes, qui pourchassée par les chiens et les gamins me faisant prendre pour une saltimbanque ou pour une folle. De Léoba était trop bon homme pour prendre mon hilarité en mauvaise part. Je le remerciai cordialement de son offre et lui fis comprendre que désirant m'arrêter pendant quelque temps à Rio-Janeiro, j'aurais été embarrassée d'y trouver un logement pour le béliet. La petite Isoline, s'approcha de moi, jetant un regard espiègle à son père, et tenant ouvert un petit coffre qui contenait ses parures, elle dit : — mon souvenir, Madame, sera moins difficile à loger ; accordez-moi la faveur de choisir un de ces anneaux.

La mère était rayonnante de l'esprit d'à propos de sa fille, qui n'avait pas huit ans encore, et pour me faire pardonner mon refus du petit béliet, j'acceptais l'anneau le plus simple de l'écrin.

Je voyais souvent une famille allemande qui avait établie une brasserie dans les environs de Porto-Alègre. S'il m'arrivait jamais de me sentir la veillesse de nier une des qualités du cœur de l'espèce humaine, je penserai aux époux Gerbert pour n'en rien faire.

Ils voulurent me donner un repas d'adieu auquel ils convièrent mes fils et quelques uns de leurs amis. Ils me firent de si touchantes instances pour m'engager à rester parmi eux, qu'il y eut un moment où j'allais ne pas partir. La réflexion me rendit le courage de résister à toutes leurs bonnes paroles ; la mère et les enfans ne mangèrent pas ; la moindre allusion à mon départ provoquait leurs larmes. M<sup>r</sup> Gerbert les consolait, en protestant que quelque chose lui disait que je reviendrais au Brésil, chez eux.

Quand je dis un dernier adieu à ces excellents amis, M<sup>me</sup> Gerbert m'attira à l'écart pour me dire qu'elle considérait mes enfans comme ses frères et que n'importe les circonstances où ils pourraient se trouver ils avaient à son foyer une place de famille.

Mon Dieu ! pourquoi trois mille lieues me séparent-elles de ces cœurs d'élite ?

A ceux qui trouveraient ces détails, pour être trop personnels, entachés d'inconvénance ou de prétention, j'aurais l'honneur de répondre, que ma seule intention en relatant ces faits, où j'eusse voulu pouvoir retrancher le *moi*, était de constater, que cette civilisation dont le progrès atteint son apogée dans la vieille

Europe, pourrait bien ne pas valoir beaucoup d'idées restées primitives au contact d'une nation jeune. Qu'un étranger, un voyageur, essaie un peu de trouver en Europe, non seulement une place momentanée au foyer de famille, mais encore des cœurs sympathiques, qui ne se contentant pas de prendre moitié de ses soucis, s'appliqueront à les lui ôter. Des mains ouvertes et des bras forts ; qui, à lui, étranger frayeront le chemin vers une positoin, qu'avec tous les droits possibles il n'eut osé espérer dans sa patrie ; et voyez si au lieu de sympathie, de bienveillance et de protection, on récoltera autre chose qu'humiliations, refus grossiers, insolence et dédains.

Souvent M<sup>r</sup> d'Ornano m'avait entretenu du consul Français à Rio-de-Janeiro ; M<sup>r</sup> d'Ornano comme tous ceux qui connaissent M<sup>r</sup> Taunay, lui vouait une admiration et un respect sans bornes. Son enthousiasme pour le consul-général de France était si vif qu'il en était contagieux ; je désirais donc ne pas quitter le Brésil sans avoir fait la connaissance de M<sup>r</sup> Taunay et avoir été admise à l'honneur d'être reçue de l'Empereur Don Pedro II.

Le baron d'Ornano, prévenant, comme toujours,

m'offrit une lettre d'introduction chez M<sup>r</sup> Taunay et son intervention pour m'obtenir de son Excellence le président de la province, un passage de l'État sur le magnifique steamer qui fait le service de Rio-Grande à Porto-Alègre.

Il va sans dire que j'acceptai cette nouvelle gracieuseté du baron d'Ornano, et mes préparatifs terminés, je fixai mon départ au trente Avril.

Ce jour là, j'allai embrasser une dernière fois M<sup>me</sup> Einzelmann et ses chers enfans, et à midi mes fils et M<sup>r</sup> le baron d'Ornano m'accompagnèrent jusqu'au bateau-à-vapeur. — La désolation de mes fils était si grande que le respect humain seul me fit persister à partir. Pauvres garçons ! que d'une façon ou d'autre le ciel nous réunisse encore sur la terre, pour que je puisse vous dire d'expérience, que la nostalgie ne fut certes que l'invention d'un cerveau malade. La patrie du cœur est là, où est la famille, là où sont ceux qui tiennent à nous.

Parmi les passagers du vapeur qui nous conduisait à Rio-Grande, se trouvait le jeune baron de Porto-Alègre, qui revenait d'avoir terminé son éducation en Europe. — Propriétaire d'esclaves, il rentrait dans sa

patrie avec les idées des philanthropes d'Europe, et se proposait de donner la liberté à ses nègres. Il était beau, jeune, riche, instruit ; il possédait ainsi toutes les chances de bonheur, et pourtant je ne pus me défendre de la crainte que certaines opinions admises en Europe et fausses au Brésil, ne lui devinssent fatales.

Le lendemain nous arrivâmes à Rio-Grande, où je pris le beau packet *Apa*, pour Rio-Janeiro. — Un employé en tenue, que je pris pour le capitaine, accueillait les passagers avec une certaine courtoisie ; mon tour d'admission venu, je lui présentai la pancarte qui m'avait été donnée à Porto-Alègre ; il paraît qu'elle m'octroyait une faveur rare, car mon individu en était stupéfait. Avec étonnement il répétait : passage de l'état !

— Une étrangère, exclama-t-il, une française !

Je lui fis observer que je n'étais pas française et que mes fils, établis au Brésil, m'y donnaient une famille, de par laquelle je n'étais pas absolument une étrangère. Du reste j'aurais pu m'épargner toutes ces explications, mon interlocuteur n'ayant rien à voir dans la chose. Le vrai capitaine, commandant de l'*Apa* était



un américain, vieillard pleine de convenance et de douce dignité. Il me semble qu'ainsi devaient être ces commodores renommés dont l'histoire d'Angleterre a enregistré tant de grandes et de nobles actions.

Après six jours d'une traversée heureuse nous entrâmes dans la rade de Rio-Janeiro. Cette rade admirable et assez vaste, je crois, pour abriter toutes les flottes du monde, est décrite trop souvent, pour que j'ose me permettre d'oiseuses redites.

Le commandant eut l'obligeance d'envoyer à M<sup>r</sup> Taunay le billet de M<sup>r</sup> d'Ornano, qui le priait de m'envoyer prendre au bateau à vapeur, qui reste stationnaire à une assez grande distance du rivage. En attendant je restai à bord avec l'équipage auquel le capitaine avait laissé des ordres pour que je fusse traitée avec égards. L'employé qui n'avait pas paru d'abord très satisfait de voir en moi, une passagère de l'État, me combla de prévenances ; c'était en définitif un bon enfant, peut-être avait-il des raisons pour ne pas aimer les Françaises, car une fois ma qualité de Belge établie il fut à mon égard d'une courtoisie parfaite.

Une embarcation de la légation française vint me prendre au bateau à vapeur ; l'attaché au consulat

envoyé par M<sup>r</sup> Taunay, qu'une indisposition retenait chez lui, était un nouvel arrivé de France qui paraissait ne pas se plaire beaucoup à Rio.

J'avoue que l'entrée de la capitale du Brésil, me fut à moi aussi extrêmement désagréable. L'odeur infecte qui vous saisit d'abord ne prédispose pas à la sympathie. Cette odeur provoquée par l'absence de communs, qui oblige les habitans d'envoyer chaque jour leurs vidanges dehors par des noirs chargés des les porter à l'eau, mais qui souvent s'en débarrassent dans les rues quand il pleut, espérant que l'eau du ruisseau parfera leur tâche. Cette infection est certainement une des causes des fièvres endémiques qui désolent les contrées nord du Brésil.

Je pense que peu d'étrangers s'étant trouvés à Rio-de Janeiro dans un embarras quelconque n'en aient pas été tirés par M<sup>r</sup> Taunay. Depuis quarante et des années M<sup>r</sup> Taunay exerce les fonctions de consul de France à Rio, il occupe une maison spacieuse à peine meublée, ses domestiques vivent mieux et sont mieux vêtus que lui ; pour ne pas fatiguer ses employés, il passe des nuits entières à faire leur besogne ; d'une santé faible, sa vie par trop frugale joint à un travail

continuel, l'affaiblit encore. Pour M<sup>r</sup> Taunay tous les malheureux sont des nationaux. Celui qui souffre trouve au consulat de France des secours et des consolations. Jamais M<sup>r</sup> Taunay ne ferme sa bourse ni son cœur à l'infortune. Quand il n'a pas d'argent, ce qui lui arrive quelquefois, il donne ses vêtements, aussi sa garde-robe se borne le plus souvent au strict nécessaire. M<sup>r</sup> Taunay est très savant, mais d'une incroyable modestie ; sa bonté est immense. On m'a raconté qu'une fois, ayant oublié de prendre la clef de chez lui et étant revenu tard, il passa la nuit sur le seuil de sa porte pour ne pas déranger les noirs qu'il avait alors à son service. Une autre fois, invité avec l'ambassadeur de France à un diner d'apparat sur une frégate française en rade de Rio, il s'était fait faire un costume pour la circonstance ; à peine le tailleur le lui eut-il apporté, qu'un individu se présenta au consul et lui confesse, que tenu à être parrain chez des Français il n'a pas d'habits convenables pour la cérémonie. Or M<sup>r</sup> Taunay est très religieux, il n'hésite pas à donner à cet inconnu toutes les choses neuves destinées à sa toilette pour le banquet de l'amiral français , auquel banquet il assista en pantalon usé et

en habit qui montrait la corde. L'étonnement des convives, voire même leur mécontentement se manifestèrent sans que M<sup>r</sup> Taunay parut s'en apercevoir. Mais quand plus tard on sut pourquoi ce vrai chrétien s'était résigné à subir les mortifications auxquelles l'exposait sa générosité, ce ne fut qu'une exclamation d'admiration et de respect, parmi les dix mille Français qui se trouvent à Rio, tous fiers, à juste titre de leur consul. L'état-major de la frégate ne rendit pas moins un hommage mérité à la rare vertu de l'homme qui le faisait dédaigneusement sourire la veille.

Avec une bonté simple, M<sup>r</sup> Taunay m'offrit l'hospitalité chez lui. Pendant environ six semaines je fus témoin de cette vie de dévouement et d'abnégation, de cette charité sans bornes s'étendant à tout ce qui souffrait et dont souvent les bienfaits allaient trouver le malheureux avant qu'il ne les eut sollicités.

J'avais fait part à M<sup>r</sup> Taunay de mon désir de voir l'Empereur. Le consul était lié d'amitié avec M<sup>me</sup> la comtesse de Barral, gouvernante des jeunes Princesses; il me donna quelques mots d'introduction pour cette dame, qui en digne amie de M<sup>r</sup> Taunay me reçut avec affabilité et me promit son intervention

pour me faire obtenir une audience de Don Pedro II.

Grâce au consul encore, je fus admise à visiter deux établissements remarquables : l'hôpital de la miséricorde et l'asile français. Ces deux maisons sont dirigées et desservies, par des françaises, sous la dénomination des filles de St-Vincent de Paule. Laissons dire les sceptiques; au seuil de ces deux maisons leurs maximes tombent; dans ces deux asiles de la maladie et de la faiblesse, apparaissent sublimes ces saintes filles qui ont traversé les mers, pour se dévouer au pauvre, au faible, au souffrant, en bravant des contagions mortelles dont elles sont si souvent victimes.

En moins de six ans le cimetière de l'hospice de la Miséricorde avait reçu trente cinq de ces dignes servantes du Seigneur, presque toutes avaient succombé au choléra ou à la fièvre jaune. Parmi les sœurs de la Miséricorde se trouvaient deux belges; elles paraissaient heureuses de voir une compatriote et m'assuraient cependant qu'elles ne regrettaient pas la patrie.

A l'asile français, tenu également par les sœurs de charité on élève les enfans français, orphelins ou indigens. Ces enfans n'avaient pas de livrée, comme les administrations de bienfaisance en donnent en

Europe. Les pensionnaires de l'asile étaient vêtus selon leur âge, et tous, garçons et filles avaient un air de santé qui faisait plaisir à voir.

Je n'oublierai jamais la solennité de la clôture du mois de Marie dont j'avais suivi les offices. Ce jour là un aumônier français attaché à l'établissement, s'adressa, après le service, à l'assistance qui était nombreuse; son allocution fut en substance ceci :

Mes frères, disait-il, je saisis le moment de cette grande réunion pour vous adresser une prière : pour vos mariages, pour le baptême de vos enfans, d'autres prêtres que moi vous prêteront leur ministère quand vous le réclamerez, et de cœur ni de bouche je n'envierai mes collègues ; mais laissez-moi la mission de consoler ; que les malades, que les affligés se souviennent de moi quand ils souffrent ; qu'à toute heure du jour et de la nuit ils me fassent appeler quand ma présence leur peut être agréable ou utile, et je me croirai le mieux partagé, et devant Dieu, mes frères, je m'engage à toujours justifier soit votre espoir soit votre confiance.

Ces nobles paroles écoutées avec recueillement

produisirent une émotion profonde ; pour ma part je ne pus retenir mes larmes.

Un tel prêtre, dans un pays où les ministres du culte se respectent si peu, est un bienfait de la Providence. Aussi nombre de fidèles, qui avant sa venue n'approchaient plus des Sacréments, attirés par la bonté de cet apôtre de la charité chrétienne, remplissent aujourd'hui leurs devoirs de piété avec une ferveur chrétienne.

## IX.

M<sup>me</sup> la comtesse de Barral eut l'obligeance de me faire savoir que Sa Majesté l'Empereur daignait me recevoir un jour à ma convenance, à cinq heures du soir. Dès le lendemain je voulus profiter de cette faveur. La famille Impériale était à son château de S<sup>t</sup>. Christophe, distant d'une petite lieue de Rio. M<sup>me</sup> Taunay avait fait chercher une jolie voiture, et à quatre heures je fus rendue à la résidence de Don Pedro II.

La porte du palais était encombrée de mendiants



des deux sexes, auxquels on faisait d'abondantes distributions de comestibles et d'argent. C'étaient les pauvres de l'Impératrice. Je n'avais pas de lettre d'audience, mais à l'énoncé du nom de madame la comtesse de Barral, on me fit monter jusqu'à une galerie ouverte où se promenaient plusieurs grands dignitaires. L'un d'eux eut la bonté de venir à moi pour me dire que l'Empereur ne tarderait pas à traverser la galerie et s'arrêterait pour m'écouter. Mon interlocuteur s'arrêta au milieu d'une phrase et fit spontanément quelques pas en arrière. Tous les promeneurs s'arrêtèrent et je me trouvais soudain devant un personnage que je n'avais pas vu venir. C'était l'empereur. Il était en habit noir et portait si je ne me trompe, la grande étoile de l'ordre du Christ. Saisie par cette apparition subite je ne pus trouver que la stupide exclamation ;

— C'est vous, Sire !

L'empereur sourit et me dit avec une bonté que je ne saurais rendre :

— Ce n'est rien, parlez sans crainte.

Il m'écouta avec attention. A l'exposé de ma demande il répondit :

— Je ne puis sur l'heure prendre une décision ; mais je crois qu'elle sera favorable.

Sa Majesté me demanda si je quittais le Brésil pour longtemps, et parut surprise quand je répondis :

— Probablement pas pour toujours, Sire. Elle eut la gracieuseté de me faire observer que je laissais des fils au Brésil et je repris que j'allais rejoindre des enfants plus jeunes en Belgique.

Quand je sortis de l'audience impériale, il me semble que j'aurais donné quelque chose de ce qui me reste à vivre, pour prouver à l'Empereur ma gratitude et mon enthousiasme.

Je revins au consulat de France, vraiment enchantée et trois fois heureuse de l'entretien dont m'avait honorée un si grand Souverain.

Don Pedro II est un des plus beaux hommes qu'on puisse voir. De haute stature, il a une dignité de maintien, dont la douceur de son regard empêche d'être intimidé ; il s'exprime parfaitement en français, il parle avec simplicité, même avec bonhomie. Il est impossible de ne pas avoir tous les dévouemens pour de tels Princes.

Lorsque je fis part à M<sup>r</sup> Taunay du résultat de l'audience je lui dis en riant que l'Empereur semblait ne pas croire qu'on put quitter son beau Brésil pour n'y plus revenir.

— Attendez, repartit M<sup>r</sup> Taunay, j'en ai vu beaucoup quitter le Brésil librement, quelques-uns même avec plaisir, mais peu ne l'ont pas regretté. Peut-être, Madame, vous aussi, en vous rappelant les paroles de Sa Majesté, leur trouverez vous, plus tard, un sens prophétique. M<sup>r</sup> Taunay a dit vrai.

L'hôpital des fous à Rio est un vaste palais; ce sont encore des sœurs françaises qui y font le service.

Dans une immense salle qu'on nomme l'appartement de l'Empereur, se trouve la statue du Monarque, seul ornement de la pièce, qui pour tout meuble possède des rideaux aux fenêtres.

Les aliénés dont la folie n'est pas furieuse, travaillent à différents ouvrages de main. Les hommes font des corbeilles et des fleurs; les femmes cousent, brodent et font de jolis objets d'agrément. La religieuse qui m'accompagnait circulait seule dans les salles d'hommes et de femmes avec une sécurité qui m'émerveillait. Je me sentais mal à l'aise au milieu de ces

gens, dont sans motif aucun l'état mental pouvait tourner à la fureur, et qui, forts comme presque tous les êtres privés de raison, eussent pu nous faire un mauvais parti sans avoir conscience de leur action.

Pendant que nous étions dans l'atelier des femmes, une autre sœur y entra avec une petite fille de dix ans. Cet enfant venait visiter sa mère qui était là depuis quatre ans ; il paraît que des revers de fortune causèrent la perte de sa raison. Les médecins jugeaient son état incurable. La malheureuse femme ne reconnaissait pas son enfant ; sa grande préoccupation était la parure, elle était continuellement dans l'attente d'une foule de bijoux et d'habillements riches commandés pour elle ; elle se figurait être vêtue avec élégance ; sa robe d'indienne, arrachée partout, était disait-elle, d'une étoffe précieuse, seulement la façon lui déplaisait. Ses grands cheveux noirs étaient ébouriffés ; le désordre de sa personne faisait mal à voir et l'incohérence de ses propos navrait le cœur. Sa pauvre petite fille lui avait apporté quelques friandises ; elle fit peu d'attention au présent, mais elle s'enquit du shale qu'il lui fal-

lait pour compléter sa toilette. L'enfant pleurait en quittant sa mère, qui regardait ses larmes avec curiosité.

La fièvre jaune sévissait à Rio-Janeiro avec une extrême violence, les étrangers, les marins surtout payaient le plus grand tribut au fléau. Un trois-mâts français venait de perdre ses officiers et les deux tiers de son équipage. Le consul de France avait désigné un capitaine français qui se trouvait à Rio, pour commander le navire et le ramener à Marseille. Je commençais à craindre la fièvre jaune, et je priai mon hôte d'engager le nouveau capitaine du *Virgile* à me prendre comme passagère à son bord. Le digne capitaine objecta que le navire n'était pas emménagé le moins du monde pour recevoir des passagers, qu'une dame s'y trouverait mal à l'aise et qu'il désirait mettre de l'économie dans ses approvisionnements. J'intervins pour assurer le capitaine que je me contenterais parfaitement de sa table et que mon désir de revoir l'Europe était si vif, que sur la route qui m'y conduirait, je ne m'apercevrais même pas d'un manque de confort. Enfin le capitaine Palvadeau consentit à me recevoir sur le *Virgile*. M<sup>r</sup> Taunay fixa

le prix du passage ; lui-même me conduisit à bord la vieille du départ et le lendemain de grand matin cet excellent homme vint encore me serrer la main et m'apporter un petit fauteuil pliant, qui me fut très utile pendant la traversée.

J'étais très émue en disant adieu à ce digne consul, qui déjà, dans l'embarcation qui le ramenait, m'envoyait encore ses chaleureux souhaits et ne cessait de recommander au capitaine de m'être agréable en tout.

Celui-ci n'avait pas calomnié son navire, il était aussi incomfortable que possible. Le *Virgile* bâti pour faire la pêche à la morue, avait servi pendant neuf ans à cet usage. Tout y était sale, pauvre, incommode. Je ne pense pas que le plancher de la chambre eut jamais été frotté ; l'ordure y était si épaisse qu'on croyait marcher sur du terreau. La crasse des objets de ménage gardait l'empreinte des doigts ; un jeune mousse teigneux, essuyait les tasses et les verres avec le morceau de toile à voile dont il s'épongeait la tête.

Le cuisinier était un nègre hideux, au regard faux. Il s'amusait à dépouiller de leurs plumes les poules

vivantes qui se promenaient sur le pont. L'eau douce en consommation était sur le pont dans un baril ouvert du haut, un gobelet en fer blanc y était attaché. Tous les hommes puisaient dans le baril avec le gobelet et y rejetaient ce qu'ils n'avaient pas bu ; et tous avaient toujours la chique en bouche !

Le capitaine était un bon homme, parlant uniquement et toujours de lui-même et des siens ; il avait une jeune femme qu'il paraissait adorer et entretenait jusqu'aux matelots du détail de ses perfections. A défaut d'autre auditoire il allait causer avec l'homme qui était à la barre, et lui racontait pour la millième fois, que sa femme était belle entre les plus belles, qu'elle s'appelait Lucie ; que son fils avait cinq ans, qu'on le nommait Daniel et qu'il disait *antichaut* pour *artichaut*. Tout l'équipage savait par cœur les qualités et le portrait de M<sup>me</sup> Palvadeau, que le capitaine ne se lassait pas d'exhiber. Au demeurant M<sup>r</sup> Palvadeau était un parfait honnête homme, soignant les intérêts de l'armateur et payant de sa personne quand il le fallait. Il avait beaucoup d'expérience comme marin, mais je ne sais trop que penser de ses autres connaissances. Il n'avait jamais su qu'il existât un fleuve

qui s'appelait le Rhin ; après cela il était capitaine au long cours, que lui importait les rivières de l'intérieur.

Le *Virgile* filait six nœuds, dans sa plus grande vitesse, et à chaque petit grain, à chaque brise un peu forte, le capitaine faisait rentrer les bonnettes et carguer les hautes voiles. Sa prudence frisait la pusillanimité et nous empêchait d'avancer. Le second se désespérait et l'équipage était mécontent.

Et cependant cet homme d'une prudence qui provoquait le sarcasme, allait tenter et réussir dans un essai qu'il méditait depuis longues années. Il lui semblait que pour revenir du Brésil en France, il devait exister une route moins longue que celle suivie jusque là, et qui, en même tems, n'exposerait pas aux calmes plats et aux pluies torrentielles dont on était affligé sous l'équateur.

Il dirigea donc sa route par les fles du cap Vert, et passa l'équateur par 34° 51' calculée Ouest. Cette combinaison fut heureuse, nous n'eûmes ni pluies ni calme, nous passâmes la ligne en filant cinq nœuds, et au passage des fles du cap Vert nous ne rencontrâmes pas le plus petit ouragan, malgré les prophéties



de l'équipage. Chaque jour le capitaine traçait sur deux cartes marines (dont une m'était destinée) la route que nous avions faite, et quoique absolument ignorante en tout ce qui concerne l'art du navigateur, je vis parfaitement que la route nouvelle avait considérablement diminuée les distances, et que sans cette heureuse invention notre voyage eut été allongé d'un mois.

La *Virgile* était un vrai sabot ; il était laid, il était lourd ; mais il ne faisait pas une goutte d'eau, il était d'une solidité à toute épreuve et ses manœuvres bien entretenues étaient quasi neuves. En somme ses bonnes qualités balançaient les mauvaises. Et puis le pont n'était pas encombré, on s'y promenait à l'aise, on prenait de magnifiques dorades et d'énormes marsouins dont la chair rôtie représente tout à fait celle du bœuf. Quand on harponnait un marsouin, le cuisinier nègre faisait une incision au cou de l'animal et lui succait tout le sang.

Pendant plusieurs jours, quatre cachalots suivirent le navire, ils nageaient par couple et nous approchaient de si près qu'il eut été facile de les prendre. Il faut croire que l'instinct de ces animaux leur disait

que nous étions impuissans à leur faire du mal.

La chose admirable en mer et dont on ne se lasse jamais, sont les couchers du soleil ; jamais je ne me lassai de ce spectacle ; il me semble que rien dans la création n'en égale le sublime. A cette vue, pendant cette heure solennelle aucune idée mauvaise, sceptique ou mesquine ne surgit au cœur.

La mauvaise marche du navire qui rendait la traversée longue outre mesure, fit que nous étions menacés de manquer d'eau douce. Sur les côtes du Maroc nous avisâmes une barque française, elle venait de Mosambique et avait relachée à St. Hélène où elle avait renouvelé sa provision d'eau. Le capitaine du *Golinguba* la partagea avec nous en retour de combustibles dont il manquait. Le second du *Virgile*, étant allé à bord du *Golinguba*, me rapporta une charmante tourterelle, toute petite, avec des couleurs éclatantes et un chant doux comme les premières notes de celui du rossignol.

D'infiniment petites embarcations, ayant chacune une voile latine attachée à un petit mât qu'on couchait à volonté, sillonnait l'océan près de la côte marocaine ; une d'elles se trouva près de nous sans que

nous l'eussions vu venir. En un clin d'œil quatre hommes étaient grimpés, je ne sais comment sur le *Virgile*, et sautèrent sur le pont, un cinquième était resté dans l'embarcation. Ces hommes offrirent de nous vendre des fruits et de la volaille qu'ils avaient dans leur canot. Je leur achetai du raisin et des dates; le capitaine ne les écoutait même pas, et voulut exigerait qu'ils se retirassent de suite; leur résistance l'exaspérait au point qu'il commanda aux matelots de les assommer s'ils ne s'en allaient pas.

Vrai dire l'aspect des marocains n'était pas rassurant, ils faisaient des yeux l'inspection de l'équipage et se consultaient du regard. Evidemment leurs intentions n'étaient guère pacifiques, et il se pourrait, ainsi que le disait notre capitaine, que si ces brigands s'étaient crus en force, ils auraient tué d'abord pour piller ensuite le navire.

Pendant neuf mortels jours nous restâmes avec le vent de bout devant le détroit de Gibraltar. Une soixantaine de navires partageaient notre infortune, comme nous ils essayaient chaque jour d'entrer dans ce malheureux détroit qui semblait nous repousser. Enfin dans la nuit du neuvième jour, le vent changea

et le lendemain nous entrâmes dans la Méditerranée. Dès lors nous nous crûmes au port. Cette miniature de mer offrait tant de distractions qu'on ne songeait plus à se plaindre de l'ennui du tems.



## X.

Le 10 septembre le *Virgile* entra dans le port de Marseille. Malheureusement notre patente de santé, délivrée à Rio-Janeiro par le consul français, portait que la fièvre jaune y sévissait, et quoique pendant nos trois mois de traversée, la plus légère indisposition ne s'était déclarée à bord, on nous soumit à la quarantaine.

Le pilote qui depuis le matin était venu prendre la direction du navire, le conduisit au Frioul, entre les îles Ratonneau; on nous gratifia d'un gardien de santé qui avait mission de veiller à ce que personne

de nous ne communiquait avec qui que ce fut d'étranger au bord. Ce Frioul est un endroit déplorablement triste, encaissé dans des montagnes arides, formées d'une pierre grise ; l'absence de toute végétation vous met du noir dans l'âme en même temps que la stupide séquestration dont vous êtes l'objet, y glisse l'impatience.

Il m'avait été octroyé d'aller à terre, c'est à dire de circuler sur l'étroit chemin qui sépare les montagnes de la baie. Le second du *Virgile* m'accompagnait ; lui, croyant au merveilleux conte de Dumas, relatif au château d'If, que nous avions en vue, me proposa d'aller le visiter à l'expiration de notre quarantaine. Un employé du lazaret venant en sens inverse, une pipe à la bouche s'arrêta net à quelques pas de nous, mon compagnon lui demanda du feu, mon individu déposa à terre sa pipe allumée et rebroussa chemin en courant à toutes jambes.

Etonnée, j'interrogeai l'officier du regard, mon air stupéfié le fit éclater de rire.

— Eh, dit-il, j'oubliais que jusqu'à demain, trois heures de relevée, nous sommes des pestériés qu'on doit traiter comme tels. Il cria à l'homme de ramasser

pipe à laquelle il ne toucha pas, et nous retournâmes au *Virgile*.

Les eaux de la baie étaient peuplées d'oursons de mer dont les matelots se régalaient avec délices. Nous nous trouvons côte à côte avec un trois-mâts espagnol sur le pont duquel se tenait constamment plusieurs jeunes femmes, dont notre équipage s'occupait fort. Elles n'étaient guère jolies, et leur éternelle vivacité les faisaient prendre un peu pour des vierges folles.

Enfin la quarantaine finit; une embarcation du *Virgile* nous conduisit à la douane où on visita mes malles et de là nous fûmes libres d'entrer en ville.

Je m'y fis conduire chez la dame d'un ami de Léon, pour laquelle j'avais une lettre de son mari; je la priai de me faire indiquer un hôtel quelque peu confortable, et escortée de sa domestique j'arrivai à l'hôtel de l'*Europe*.

Je me faisais une fête de passer la nuit sur la terre ferme; je me casai avec délices dans un fauteuil de la chambre où l'on m'avait installée, et je me couchai plus tard, avec bonheur dans un lit confortable dont le tangage ne ferait pas une berce. Hélas ! à peine ma



bougie fut-elle éteinte, que je me trouvai plus mal à l'aise, que je fus jamais à bord du *Virgile*; d'innombrables punaises m'infligeaient une incroyable torture et me tinrent parfaitement éveillée ; au petit jour je me levai; tout dormait encore dans l'hôtel : à 8 heures M<sup>me</sup> R....., m'envoya chercher et quand je lui dis la mauvaise nuit que je venais de passer, elle me força d'accepter un logement chez elle.

Je ne restai que peu de jours à Marseille, j'eus d'une haleine le trajet de la ville phocéenne jusqu'à Bruxelles, que je revis avec un indicible bonheur.

J'avais acheté à Marseille quelques boîtes de sardines et des fruits conservés, et avais mis le tout dans une caisse prête à être soumise à l'estimation de l'octroi et grande fut ma surprise de voir que ma voiture dépassa les aubettes sans qu'un proposé du fisc l'arrêtât. Je sus bientôt que notre heureuse Belgique était délivrée d'un impôt aussi vexatoire qu'onéreux et qu'on y circulait avec la même liberté que dans la libre Angleterre. Je ne pus maîtriser mon émotion quand on me raconta comment un jour, à l'heure de minuit, les barrières qui séparaient la ville des faubourgs, étaient tombées aux acclamations enthousiastes d'un

peuple qui est digne de l'excellent Monarque qu'il sait apprécier.

Mais d'année en année la vie devient plus chère en Belgique, les loyers y sont hors de prix et le moindre lopin de terre est inabordable pour les petites bourses. Aussi les petits rentiers et les employés subalternes vivent difficilement, les ouvriers misérablement à cause de l'insuffisance des salaires et le système de centralisation des capitaux qui s'est introduit ici, menace les ouvriers d'une misère croissante.

Pourquoi ne pas porter remède à cet état de choses, pourquoi ne pas assurer une vie facile à ces deshérités des biens de ce monde, en peuplant un coin de ce bel empire du Brésil avec l'excédant de nos travailleurs ? Le gouvernement Brésilien ne demande qu'à concéder des terrains qui en peu d'années font de leurs cultivateurs de riches fermiers.

Ces terres, qui deux fois l'année donnent une abondante récolte, ne réclament qu'un labeur facile. D'ici à une époque peu éloignée, elles auront centuplé de valeur, parceque le Brésil étant à peu près le seul état des deux Amériques qui promette une paix durable, toute l'émigration européenne s'y portera, du moment

que les résultats obtenus par les colons actuels seront plus constatés.

La longueur de la traversée qui jadis effrayait les émigrants n'existe plus aujourd'hui grâce à la navigation à vapeur. Un mois suffit à cette heure pour se rendre dans le Sud du Brésil; autrefois un navire à voiles y mettait trois mois. Il est vrai qu'il n'y a encore de traversée régulière d'Europe par steamer qu'entre les provinces nord du Brésil; mais la population et le commerce du Sud augmentant rapidement, il est probable qu'un service de bateaux à vapeur, sera bientôt organisé vers cette destination.

Personnellement, j'appelle de tous mes vœux la bienveillante sympathie de nos gouvernans en faveur d'une colonie Belge dans la partie sud du Brésil, à proximité d'un grand fleuve, persuadée que peu d'endroits du globe présentent les avantages de tout genre que les étrangers trouvent au Brésil et qu'aucun pays n'en offre de meilleurs.

FIN.













